

28
12
REPONSES À DÉMÊLER:

ou,

ESSAI D'UNE MANIERE D'EXERCER
L'ATTENTION.

ON Y A JOINT

DIVERS MORCEAUX,

Qui ont pour but d'instruire ou d'amuser
LES JEUNES PERSONNES.

Par MADAME DE LA FITE.

A L O N D R E S:

CHEZ J. MURRAY, N° 32, FLEET-STREET.

M.DCC.XC.

12



TABLE DES MATIERES.

I INTRODUCTION	- - - - -	Pag. 1
I. Dialogue	- - - - -	9
II. Dialogue	- - - - -	18
Première Division	- - - - -	19
III. Dialogue	- - - - -	24
Seconde Division	- - - - -	29
Troisième Division	- - - - -	37
IV. Dialogue	- - - - -	47
Quatrième Division	- - - - -	51
Cinquième Division	- - - - -	59
Sixième Division	- - - - -	65
V. Dialogue	- - - - -	73
VI. Dialogue	- - - - -	85
Essai sur la Vraie Fermeté	- - - - -	91
Zarine & Zara	- - - - -	112
VII. Dialogue	- - - - -	136
Septième Division	- - - - -	141
Huitième Division	- - - - -	153
Neuvième Division	- - - - -	165
Walter Mifflin & Jaques	- - - - -	175
Dixième Division	- - - - -	181
VIII. Dia-		

INTRODUCTION.

MADAME de Sainval, mère de Sophie & de Pauline, présidoit à leur éducation; &, tandis qu'elle employoit les maîtres les plus habiles, pour leur communiquer des talens & des lumières, elle tâchoit par ses discours de les former à la vertu, & leur offroit en la pratiquant, la plus utile des leçons.

La tendresse & la confiance de ces jeunes personnes étoient une des récompenses de leur mère; &, toujours attentive à leur procurer les amusemens dont elles pouvoient jouir sans nuire à leurs études, & sans acquérir des goûts frivoles, Mad. de Sainval voyoit avec joie que rien ne manquoit au bonheur de ses enfans. Il sembloit aussi que rien ne pouvoit déranger ce plan d'éducation, lorsqu'un événement imprévu obligea Mad. de

Sainval à quitter le séjour de Londres & de ses environs pour habiter une campagne solitaire, où son devoir l'obligeoit à se fixer, au moins pour quelque tems. Une parente agée & respectable, qu'elle regardoit comme sa bienfaitrice, venoit de perdre l'unique amie qui l'attachât au monde, & sa douleur l'avoit réduite à un tel degré d'abattement qu'elle ne pouvoit ni supporter, ni quitter une retraite qui lui retraçoit de pénibles souvenirs. Vivement touchée de son état, Mad. de Sainval ne songea plus qu'à l'adoucir, & renonça pour Mad. Belmont aux liaisons les plus agréables, au genre de vie le plus assorti à ses goûts, tant la compassion exaltée par la reconnoissance a de pouvoir sur les ames sensibles. Convaincue cependant qu'il ne faut pas exercer un devoir aux dépens d'un autre, & forcée de suspendre quelques unes des instructions que recevoient Pauline & Sophie, elle résolut, pour y suppléer autant qu'il feroit en son pouvoir, de se livrer à l'étude avec un nouveau zèle, & de leur consacrer des soins assidus.

Sophie,

Sophie, l'aînée de ses filles, préféroit le séjour de la campagne à celui de la ville, & à toute autre société celle de sa mère ; ainsi Mad. de Sainval ne craignoit pas de l'affliger en lui communiquant son projet de retraite. Elle avoit atteint sa seizième année, & le goût de l'instruction lui étoit devenu si naturel, qu'en passant de l'étude aux amusemens elle ne faisoit que changer de plaisirs. Quant à Pauline, plus jeune de deux ans, beaucoup moins appliquée, & bien plus sensible aux plaisirs de son âge, il étoit facile de prévoir ses regrets. Pour fortifier sa raison par l'exemple de Sophie, Mad. de Sainval, après leur avoir appris sa résolution, & les motifs de son voyage, feignit d'être incertaine sur deux partis qu'elle avoit à prendre, celui de les mener à la campagne, ou de les confier aux soins d'une parente : puis, sans donner le tems aux deux sœurs de former des vœux à cet égard, elle les laissa seules & très-surprises d'une nouvelle aussi étrange. Après quelques momens de silence, Pauline exprima vivement le chagrin qu'elle en ressentoit.

“ Pourquoi vous affliger à ce point ? ”
lui dit Sophie ; “ Maman nous aime trop
“ pour nous séparer d’elle, & j’espère
“ que sa décision nous sera favorable.”

PAULINE. Il vous sera donc bien facile de quitter toutes nos amies.

SOPHIE. Non, j’en regretterai plusieurs, & surtout ma chère Lady Louise, qui doit arriver dans huit jours, & que je n’ai pas vû depuis six mois.

PAULINE. Nous ne verrons personne dans cette solitude, & j’oublierai tout ce qu’on m’apprend ici.

SOPHIE. Heureusement les études les plus nécessaires peuvent avoir lieu partout. Nous aurons les mêmes livres, & le secours de Maman.

PAULINE. Si l’on nous confioit à Lady C****, il est sûr que nous ferions des progrès dans la musique & le dessin.

SOPHIE. C’est bien vrai, mais l’application peut à présent nous tenir lieu de nos maîtres.

PAULINE. Il y a tout à parier qu’elle nous mèneroit à la comédie, peut-être même à l’opéra.

SOPHIE.

INTRODUCTION

5

SOPHIE. Nous n'allons presque jamais au spectacle, en sommes nous moins heureuses ?

PAULINE. Et ce beau jardin de Kensington, où je me promenois au printemps !

SOPHIE. Nous retrouverons des arbres dans le parc de Mad. Belmont.

PAULINE. Et chez cette dame si respectable & si triste, je n'oserais jamais rire.

SOPHIE. Pourquoi non ? La présence de Maman la consolera, & nous tâcherons de lui faire oublier ses peines en lui témoignant beaucoup d'amitié.

PAULINE. Je ne l'ai jamais vue, comment puis-je l'aimer beaucoup ?

SOPHIE. Songez donc, chère Pauline, qu'elle a rendu à Maman des services essentiels.

PAULINE. J'ai tort, je l'avois oublié.

SOPHIE. Maman se détermine à quitter tous ses amis, elle expose sa santé en voyageant dans une saison rigoureuse ; voilà déjà d'assez grands sacrifices. Si

nous pouvons l'en dédommager par notre application, nos progrès, notre empressement à lui plaire, combien nous devons souhaiter de la suivre !

PAULINE. Sophie, vous avez raison. Et puis il sera bien honorable à notre âge de pouvoir être utile à Mad. Belmont.

SOPHIE. Sans doute, & d'acquitter en quelque sorte ce qu'elle a fait pour maman

" Embrasse moi, chère Sophie," s'écria Mad. de Sainval, en sortant d'un cabinet, d'où elle avoit tout entendu.

PAULINE. Maman, je vous en conjure, ne nous laissez pas ici, ne songez plus à nous séparer de vous.

MAD. DE SAINVAL. Cependant, Pauline, il vous en coutera des efforts, des sacrifices . . .

SOPHIE. Non, maman, vous êtes notre première amie, l'effort feroit de vous voir partir sans murmure, le plaisir est de vous accompagner.

Mad. de Sainval ne tarda pas à se mettre en route ; & Pauline n'exprima plus d'autre regret

INTRODUCTION.

7

regret que celui d'avoir balancé un moment entre sa mère & ses jeunes amies.

Après avoir consacré à Mad. Belmont les premiers momens de son séjour à Belmont Hill, Mad. de Sainval commença l'exécution d'un plan qui enchaînoit & varioit tellement les études & les recreations des deux sœurs, que l'ennui ne pénétra jamais dans leur retraite. La plus importante des études précédoit toutes les autres, & chaque matin Pauline & Sophie recevoient des instructions relatives aux vérités de la religion, & aux devoirs qu'elle prescrit. Leur mère ne les arrêtoit pas long-tems de suite sur ces objets essentiels, mais les y ramenoit souvent ; & peu contente *d'enseigner* la religion, elle s'appliquoit surtout à leur faire sentir tout ce qu'elle a d'auguste & de consolant pour ceux qui cherchent en elle la règle de leurs actions, la récompense & l'appui de leurs vertus.

La musique & le dessin délassoient Pauline & Sophie des études sérieuses ; & Mad. de Sainval, comme on le verra dans les Dialogues suivans, employoit divers

moyens pour fixer l'attention de ses élèves;
& mêloit quelquefois l'amusement à l'in-
struction.

I. DIALOGUE.

Madame de Sainval, Sophie, Pauline.

PAULINE.

MAMAN, vous êtes si occupée que je crains de vous interrompre . . . mais pendant que je me promenois avec ma bonne j'ai rencontré Mad. Belmont, qui m'a priée de vous remettre un livre.

MAD. DE SAINVAL.

Les Nuits d'Young, apparemment ?

PAULINE.

Je n'ai pas cherché le nom de l'auteur ; mais je fais bien que son livre n'est pas fait pour moi.

MAD. DE SAINVAL.

Vous avez raison ; mais comment le savez-vous ?

PAULINE.

Je l'ai ouvert par hasard, & j'y ai trouvé une définition tout-à-fait singulière. Voyez, Maman : il demande, "*Qu'est ce que le plaisir ?*" et il répond, "*C'est la vertu sous un nom plus gai.*" Est ce qu'il y a donc de la vertu à se promener dans un beau jardin, à cueillir des fleurs, à rire, à chanter . . .

MAD. DE SAINVAL.

Non, fans doute ; mais ce que vous prenez pour une définition n'en est pas une.

PAULINE.

Je le croyois, parce que toutes les définitions commence par *qu'est ce que*.

MAD. DE SAINVAL.

Vous voulez dire, sont précédées d'une question qui commence ainsi. Mais cette règle a quelques exceptions, surtout quand c'est un poëte qui parle. Asseyez-vous, Pauline ; vous, Sophie, quittez votre livre, & prenez toutes deux vos ouvrages, car nous allons causer ensemble. Il faut d'abord

bord rappeler à Pauline ce qu'on entend par définition.

PAULINE.

Je fais à peu-près ce que c'est, car vous nous faites si souvent la description des choses que nous ne savons pas.

MAD. DE SAINVAL.

Voilà encore une méprise. *Définir* n'est pas faire une *description* ; & je vais tâcher de vous en montrer la différence. On *définit* les *mots*, c'est-à-dire, on les explique à ceux qui en ignorent le sens, en employant pour cela des mots qu'ils comprennent. On *décrit* les *choses* qui ne sont pas généralement connues ; & pour en donner une idée juste & complete, il faut parler en détail des parties qui les composent, & des qualités qui leur sont propres. Si l'on vous demandoit, Pauline, ce qu'est un *quadrupède* ?

PAULINE.

Heureusement voilà une définition que je n'ai pas oubliée. Je fais que ce mot signifie *un animal à quatre pieds*.

MAD. DE SAINVAL.

Vous souvient-il qu'un Hollandois nous a parlé d'un animal très-remarquable qu'on avoit transporté d'Afrique à la Haye ?

PAULINE.

Oui, car il m'amusa beaucoup par tout ce qu'il en raconta. Cet animal s'appelle l'*orang-outang*, c'est une espèce de *singe*.

MAD. DE SAINVAL.

Et bien, vous venez de définir le mot *orang-outang*. Et comment est fait ce *singe* ?

PAULINE.

Il a presque la figure de l'homme : il marche debout, comme nous le faisons ; ses mains & sa peau ressemblent à celles d'un nègre ; & il a tant d'affection pour l'espèce humaine, que les personnes qui venoient le voir l'entendoient gémir après qu'elles l'avoient quitté, & quelquefois revenoient auprès de lui pour le consoler. On l'avoit accoutumé à plusieurs de nos manières ; quand il vouloit boire il se servoit d'un tasse, qu'il tenoit entre ses mains, & il mangeoit des fraises avec une fourchette.

chette. Après sa mort un habile homme
... comment l'appelle-t-on encore ? ...
un anatomiste, l'examina beaucoup, & trou-
va que cet animal, qui nous ressemble si fort
à l'extérieur, n'auroit jamais pû parler,
parce que ...

MAD. DE SAINVAL.

Parce qu'on ne lui trouva point les or-
ganes de la parole.

PAULINE.

Celui qui nous racontoit cela ajoutoit
d'autres détails ...

MAD. DE SAINVAL.

Sans doute, car il faisoit la *description* de
l'*orang-outang*.

PAULINE.

Je vois à présent que j'avois tort de
confondre ce mot avec celui de *définition*.

SOPHIE.

Je crois, Maman, qu'il est souvent très-
difficile de bien définir.

MAD. DE SAINVAL.

Un des plus grands philosophes de la
Grèce en fournit la preuve, lorsqu'il défi-
nit

nit l'homme *un animal à deux pieds sans plumes*. Pourquoi, Sophie, cette définition est elle mauvaise ?

SOPHIE.

Parce qu'elle ne renferme pas tous les caractères essentiels de l'objet.

MAD. DE SAINVAL.

Diogène étoit de votre avis : il pluma un coq, & le jettant au milieu d'une assemblée de philosophes, "Voilà," dit-il, "*l'homme de Platon*." Mais comment trouvez-vous cette autre définition, *l'homme est un animal raisonnable* ?

SOPHIE.

Elle me paroît meilleure, parce qu'elle ne peut convenir qu'à l'homme.

PAULINE.

Eh bien, maman, j'avois une idée confuse de tout cela ; c'est pourquoi je trouve étrange la réponse du Dr. Young à cette question, *Qu'est ce que le plaisir* ?

MAD. DE SAINVAL.

Je sens qu'elle doit vous paroître énigmatiques, cependant je tâcherai de vous la faire saisir. Il faut pour cela vous expliquer

quer ce qu'on entend par une *comparaison* ;
& je vais d'abord vous en citer quelques
unes.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

L'honneur est comme une île escarpée & sans bords,

Où l'on ne rentre plus quand on en est dehors.

Les idées que ces vers renferment pour-
roient être énoncées clairement sans qu'on
fit usage de comparaisons.

PAULINE.

Et pourquoi donc se donner la peine
d'en faire ?

MAD. DE SAINVAL.

Parce que les pensées qui sont accom-
pagnées d'images produisent une impres-
sion beaucoup plus vive. C'est donc pour
rendre plus sensibles les qualités d'un ob-
jet, ou les effets qu'il produit, qu'on le rap-
proche d'un autre objet avec lequel il a du
rapport. Ainsi, pour exprimer cette idée :
le bonheur du méchant n'est pas durable, on
le compare à l'eau fugitive, qui se précipite
en torrent. Et pour mieux faire sentir,
qu'on ne regagne pas sa réputation, quand on
a eu le malheur de la perdre, le poëte com-
pare

pare l'honneur à un séjour inaccessible, ou l'on ne peut pas revenir quand une fois on l'a quitté.

Mais il y a une autre manière d'exprimer les comparaisons, qui les rend encore plus énergiques. Pour désigner le caractère d'un objet, on lui donne le nom d'une chose en qui ce même caractère est très-frappant. Veut-on peindre un homme dur, insensible aux maux d'autrui ? on l'appelle *un cœur de rocher*. Un homme en colère ? *c'est un lion qui rugit*.

SOPHIE.

Et pour exprimer la douceur d'un enfant malade, on dira, *c'est un agneau*, qui souffre sans se plaindre. Cette seconde espèce de comparaison n'a-t-elle pas un nom particulier ?

MAD. DE SAINVAL.

Oui ; on l'appelle une *métaphore*. — Tout ce que je viens de vous dire n'explique point encore la réponse du Dr. Young, mais servira beaucoup à l'éclaircir. Il faut à présent que je reprenne la plume : quand Pauline m'a interrompue je travaillois pour
vous,

vous, mes chers enfans ; j'essayois un nouveau moyen d'exercer votre esprit, & de fixer votre attention, & je vais l'appliquer d'abord au sujet de notre entretien. Laissez-moi seule à présent, je vous rappellerai bientôt.

II. DIALOGUE.

Les mêmes.

MAD. DE SAINVAL.

VOICI, mes chers enfans, le premier essai du jeu dont je vous ai parlé. Je viens de rassembler une suite de questions, écrites séparément sur des cartes. Les réponses sont mêlées sans ordre sur cette feuille de papier. Je vous interrogerai tour-à-tour, & vous chercherez parmi toutes ces réponses celle qui convient à la question proposée. Quelquefois aussi vous tâcherez de répondre sans recourir à la feuille,

SOPHIE.

Je crois, Maman, qu'il faudra souvent la consulter, & nous l'appellerons *l'oracle*, puisque c'est vous qui dicterez la réponse.

PREMIERE

PREMIERE DIVISION.

QUESTIONS.

1.

Pourquoi sommes nous placés dans ce monde ?

2.

Quel est le seul moyen d'arriver à ce but ?

3.

Qu'est ce que la vertu ?

4.

Qu'est ce que le plaisir ?

5.

Y a-t-il plusieurs espèces de plaisirs ?

6. Comment

R E P O N S E S.

B.

C'est d'exercer la vertu.

E.

Il en est pour tous les âges, et pour tous les goûts ; pour les sens, pour l'esprit, & pour le cœur ; on en trouve dans l'exercice & dans le repos, dans l'étude & dans les récréations, dans la solitude & dans la société : il y en a de légitimes ; il en est qui nous rendent coupables, il en est qui nous rendent meilleurs.

A.

Pour nous y préparer à devenir parfaitement heureux.

C.

L'observation constante des devoirs qui nous sont imposés : on peut la définir aussi, un effort sur soi-même pour faire ce qui est convenable, ou pour éviter ce qui ne l'est pas.

D.

Une situation de l'ame qui nous rend heureux tandis qu'elle dure.

L. Le

QUESTIONS.

6.

Comment peut-on distinguer les faux plaisirs, des plaisirs véritables ?

7.

Quel nom donnez-vous à ceux qui ne sont pas suivis de repentir ?

8.

Quels sont ceux qu'une ame honnête voudroit le lendemain n'avoir pas connus, et qui font, tôt ou tard, le malheur des ames foibles qui s'y abandonnent ?

9.

Comment faut-il nommer ceux dont le souvenir est aussi doux que la jouissance ?

10.

A quoi peut-on on comparer une bonne description ?

11.

Quel est le trésor du sage, & le fardeau de l'oisif ?

R E P O N S E S.

L.

Le tems.

H.

Les plaisirs criminels.

F.

Par les impressions qu'ils nous laissent.

G.

Les plaisirs innocens.

K.

Au miroir qui représente fidèlement les
objets.

I.

Les plaisirs vertueux.

Correspondance des Chiffres & des Lettres.

1. — A.	5. — E.	9. — I.
2. — B.	6. — F.	10. — K.
3. — C.	7. — G.	11. — L.
4. — D.	8. — H.	

III. DIA-

III. DIALOGUE.

Les mêmes.

MAD. DE SAINVAL.

VOUS avez si bien démêlé toutes ces réponses, que vous m'encouragez à continuer ce jeu, qui semble vous intéresser. Je vais remettre à présent sous vos yeux les questions que je vous ai faites. Cherchez de nouveau les réponses correspondantes, afin de me dire si vous y trouvez une définition.

SOPHIE.

En voilà déjà deux ; ce sont les réponses à la troisième & quatrième questions.

PAULINE.

Et cette longue réponse, où vous parlez de tous les plaisirs, comment faut-il l'appeller ?

MAD. DE SAINVAL.

C'est l'énumération des divers genres de plaisirs. Si l'on vouloit parler de cha-

cun

cun d'eux en particulier, il faudroit faire un long traité, qui pourroit bien vous ennuyer, malgré son titre.

PAULINE.

O, j'ai fait une découverte ! Voici une comparaison, elle me paroît fort juste : *une bonne description ressemble à un miroir* . . . Et voilà, je crois, un exemple de cette autre manière de comparer.

MAD. DE SAINVAL.

Oui, c'est une métaphore. Le tems est nommé un *trésor*, parce qu'il procure des richesses de tout genre à ceux qui savent l'employer ; &, comme il paroît d'une longueur accablante aux gens oisifs, il est pour eux un *fardeau*.

Relisez à présent la reponse à la neuvième question, & la pensée du Dr. Young vous paroîtra moins obscure.

SOPHIE.

Je crois la bien comprendre ; c'est par une espèce de métaphore qu'il exprime le rapport essentiel qui se trouve entre la vertu & les vrais plaisirs.

MAD. DE SAINVAL.

C'est-à-dire, ceux qui nous rendent
C meilleurs,

meilleurs, & qui sont les plus nobles & les plus durables, que nous puissions goûter sur la terre.

SOPHIE.

Je vois, Maman, que les vertus païennes sont bien différentes de la vertu dont nous parlons. Quand vous m'avez fait quitter mon livre, je lisois le récit de la défaite de Brutus, l'assassin de César; & cette étrange exclamation m'a beaucoup surprise: *O vertu, s'écrioit Brutus, tu n'es qu'un vain nom!*

MAD. DE SAINVAL.

C'est là, ma chère fille, l'effet des passions; car, chez Brutus, l'amour de la patrie, très-vertueux en soi-même, étoit accompagné d'un caractère violent. Il a tout hasardé, tout sacrifié, pour la liberté de Rome; il a fait périr jusqu'à son bienfaiteur, parce qu'il voyoit en lui le plus dangereux ennemi de cette liberté; &, après tant d'efforts & de sacrifices, un jour fatal lui en enlève tout le prix: Brutus est vaincu, & Rome assujettie à de nouveaux tyrans. Confondant alors avec la vertu le succès de ses vues, il la méconnoît

connoît & l'abandonne comme étant illusoire.

SOPHIE. MAD.

C'est une vertu bien effrayante que celle des Brutus : l'un condamne son fils à la mort, l'autre assassine un bienfaiteur.

MAD. DE SAINVAL.

L'un & l'autre croyoient observer les loix qui leur étoient imposées ; & pour les accomplir ils faisoient sur eux-mêmes de pénibles efforts, ce qui est un des caractères de la vertu.

SOPHIE.

Cependant l'un d'eux, se livre au désespoir, & se fait donner la mort.

MAD. DE SAINVAL.

Si, au lieu d'être vaincu, Brutus eut triomphé, pensez-vous qu'il auroit dit de la vertu qu'elle n'est qu'une chimère ?

SOPHIE.

Tout au contraire, il se fut applaudi de l'avoir exercée.

MAD. DE SAINVAL.

Ainsi son attachement à la vertu dépendoit beaucoup des circonstances, du bon ou du mauvais succès de ses efforts ?

SOPHIE.
Assurément.

MAD. DE SAINVAL.

Combien nous sommes heureux, mes chers enfans, de connoître des vertus qui ne cherchent point leur récompense sur la terre ! Vous voyez que l'héroïsme, qui est l'exercice des plus nobles facultés de l'homme, ne peut assurer son bonheur, ni même le garantir du désespoir. Ainsi la vertu même n'est un bien réel & permanent, que lorsqu'elle a pour base la religion : c'est-à-dire, quand ceux qui la pratiquent ont pour motif le desir & l'espoir de plaire à Dieu. L'homme religieux ne se repent jamais des bonnes actions qu'il a faites, cependant ses projets peuvent échouer, ses travaux n'ont pas toujours le succès désiré, & tous ses efforts semblent alors infructueux ; mais le prix n'en est jamais perdu, car le Maître qu'il sert récompense les intentions vertueuses.

SECONDE

REVUE

12.

Quel est ce du, au point de vue vicieux ?

13.

Quel est ce en général du, au point de vue vicieux ?

enlèvement ?

14.

Quel sont les plus mauvais exemples ?

seuls ?

SECONDE DIVISION.

15.

Résumé ?

QUESTIONS.

12.

Qu'est-ce qu'un homme vicieux ?

13.

Qu'est-ce en général qu'un mauvais calculateur ?

14.

Quels sont les plus mauvais calculateurs ?

15.

Pourquoi ?

16. Prou-

R É P O N S E S.

P.

Parce qu'en s'attachant à la vertu il y a tout à gagner, & presque rien à perdre ; les sacrifices qu'elle exige sont passagers, le prix est permanent.

O.

Les vicieux.

M.

Celui qui viole habituellement un des devoirs qui nous sont imposés.

N.

Un homme sujet à se tromper, & qui par là peut se nuire à lui-même par un échange défavorable, soit en sacrifiant un bien réel à un bien incertain, soit en préférant un bien présent, de peu de valeur, à un bien avenir beaucoup plus précieux.

QUESTIONS.

16.

Prouvez par une autre raison que les vicioux sont de mauvais calculateurs.

17.

Quelle est la plus efficace des leçons ?

18.

Cherchez parmi les anciens un prince qui ait noblement sacrifié l'ambition à l'amitié.

19.

Que dit un homme de lettres, en apprenant qu'un incendie avoit détruit sa bibliothèque ?

20.

Quels sont les gens qu'ils ne faut pas croire sur leur parole ?

[Cherchez trois réponses à cette question.]

21. Qu'est

R E P O N S E S.

T.

“ Je n'aurois guère profité de mes livres, si je n'avois pas appris à les perdre.”

Q.

Les plaisirs innocens leur paroissent bientôt insipides, les plaisirs vertueux leur sont presque inconnus. L'homme de bien fait jouir à la fois des uns & des autres, & il ne reste aux vicieux que des plaisirs fugitifs, suivis de longs remords.

U.

Les flatteurs.

S.

Jonathan, fils de Saül, & l'ami de David.

U.

Ceux qui disent beaucoup de bien d'eux-mêmes, & beaucoup de mal des autres.

R.

L'expérience.

U.

Ceux qui affectent de déprimer les avantages qu'ils ont, & d'exagérer ceux des autres.

C 5

Y. “ Pour-

QUESTIONS.

21.

Qu'est-ce que l'histoire ?

22.

Un empereur de la Chine crut avoir composé un breuvage propre à préserver de la mort ; & avoit devant lui un vase rempli de cette eau précieuse, le favori du prince ôse en boire une partie, & son maître irrité le condamne à la mort : comment le favori parvint-il à sauver sa vie ?

R É P O N S E S.

Y.

“ Pourriez-vous me faire mourir,” dit-il à l’empereur, “ moi qui viens de boire la coupe de l’immortalité ? Si vous le pouvez, je suis innocent, & vous n’avez rien perdu ; sinon, je suis immortel comme vous.”

X.

Le récit des évènements & des actions mémorables.

Correspondance des Chiffres & des Lettres.

12.	—	M.	19.	—	T.
13.	—	N.		}	U.
14.	—	O.	20.		U.
15.	—	P.			U.
16.	—	Q.	21.	—	X.
17.	—	R.	22.	—	Y.
18.	—	S.			

QUESTIONS

Comment peut-on vivre sans douleur
loin des lieux & des gens qu'on aime ?

Nos plaisirs sont fugitifs, mais n'est-il
pas un sentiment qui les prolonge ?

Comment un auteur Chinois a-t-il dé-

NOUVIEME DIVISION.

Quel est l'empêchement d'une femme
jeune qui joint aux grâces de son âge les
vertus de son sexe ?

Quel est l'artifice qui a produit en Asie
général les impressions les plus vives
plus répandues, & qui fait le plus de bien
le plus de bruit après la mort ?

Qu'est-ce qu'une ére ou une époque ?

29. Q. 11.

QUESTIONS.

23.

Comment peut-on vivre sans douleur loin des lieux & des gens qu'on aime ?

24.

Nos plaisirs sont fugitifs, mais n'est-il pas un sentiment qui les prolonge ?

25.

Comment un auteur Chinois a-t-il défini la décence ?

26.

Quel est l'emblème d'une jeune personne qui joint aux graces de son âge les vertus de son sexe ?

27.

Quel est l'artiste qui a produit en Angleterre les impressions les plus vives, les plus réitérées, & qui fait le plus de bien & le plus de bruit après sa mort ?

28.

Qu'est-ce qu'une ère, ou une époque ?

29. Quand

R E P O N S E S.

C—I.

L'oranger, qui produit à la fois des fleurs & des fruits.

D—I.

Handel.

E—I.

Ces mots désignent un point fixe de l'histoire, qui est d'ordinaire un grand événement, depuis lequel on commence à compter les années.

A—I.

Oui, & c'est la reconnoissance envers ceux qui nous les procurent.

Z.

En essayant partout de faire du bien, en travaillant sans cesse à devenir meilleur.

B—I.

C'est le teint naturel de la vertu, & le fard du vice.

QUESTIONS.

29.

Quand a commencé l'ère Chrétienne, qu'on nomme aussi l'ère vulgaire?

30.

Parmi les inventions humaines quelle est celle qui a fait le plus de bien & le plus de mal?

31.

Qu'est-ce qu'une grande bibliothèque?

32.

De quel ouvrage a-t-on dit qu'il unifioit la majesté de l'histoire à l'intérêt du roman?

* 33.

Dans quel pays, & dans quel tems, suppose-t-on que le jeune Anacharsis a voyagé?

* 34.

Comment divise-t-il l'histoire des Athéniens?

* 35. Quels

R É P O N S E S.

I—I.

On l'a dit du *Voyage du jeune Anacharsis*.

H—I.

Un recueil d'erreurs & de vérités.

F—I.

A la naissance de Jésus Christ, environ 4000 ans après la création du monde.

* L—I.

En trois périodes, qu'il désigne ainsi,

1° Le siècle de Solon, ou celui des loix :

2° Le siècle de Thémistocle & d'Aristide ; c'est celui de la gloire :

3° Le siècle de Périclès ; c'est celui du luxe & des arts.

G—I.

L'imprimerie.

* K—I.

En Grèce, dans le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire.

R—I. L'Ira-

QUESTIONS.

* 35.

Quels sont les législateurs d'Athènes qui ont précédé Solon ?

* 36.

Quel est le caractère des loix de Dracon ?

* 37.

Quel est, selon les loix de Dracon, le châtiment que mérite l'oisiveté ?

* 38.

Quel fut le sort de ce législateur ?

39.

Où peut-on trouver un refuge contre la malignité de ses ennemis, & l'inconstance de ceux qui se disoient nos amis ?

40.

Quelle est en ce monde la chose la plus fâcheuse ? — Cette question fut agitée par trois philosophes à la cour d'un roi de Perse : cherchez les réponses qu'ils y firent †.

† Cherchez les réponses dans les pages 43 & 45.

41. Lequel

R É P O N S E S.

R—I.

L'Indien fut d'avis que c'étoit *la maladie du corps, accompagnée d'une grande peine d'esprit.*

* N—I.

Elles sont aussi sévères que ses mœurs l'avoient toujours été.

* M—I.

Thésée & Dracon, auxquels on peut associer Epiménide.

* P—I.

Il se flatta de pouvoir former des hommes libres & des citoyens vertueux, mais il ne fit que des mécontents ; & ses réglemens exciterent tant de murmures qu'il fut obligé de quitter Athènes.

R—I.

Le philosophe Grec dit, que c'étoit *une vieilleffe imbécille jointe à la pauvreté.*

Q—I.

Dans sa conscience.

R—I. Pour

QUESTIONS.

41.

Lequel de ces trois philosophes vous paroît le plus sage ?

R E P O N S E S.

R—I.

pa. Pour moi, dit le Persan, je crois que le plus grand des maux que l'homme puisse éprouver dans le monde, est de se voir proche du terme de la vie sans avoir exercé la vertu.

* O—I.

La mort. C'est la seule punition qu'il destine aux crimes les plus légers, ainsi qu'aux forfaits les plus atroces : il disoit qu'il n'en connoissoit pas de plus doux pour les premiers ; qu'il n'en connoissoit pas d'autres pour les seconds.

S—I.

Le Persan.

Corre-

Correspondance des Chiffres & des Lettres.

23.	—	Z.	34.	—	L — I.
24.	—	A — I.	35.	—	M — I.
25.	—	B — I.	36.	—	N — I.
26.	—	C — I.	37.	—	O — I.
27.	—	D — I.	38.	—	P — I.
28.	—	E — I.	39.	—	Q — I.
29.	—	F — I.			R — I.
30.	—	G — I.	40.	{	R — I.
31.	—	H — I.			R — I.
32.	—	I — I.	41.	—	S — I.
33.	—	K — I.			

IV. DIALOGUE.

Mad. de Sainval, Sophie, Pauline.

SOPHIE.

MAMAN, j'aime beaucoup cette nouvelle méthode; j'espère que vous voudrez bien continuer à vous en servir.

PAULINE.

Je ferois bien aisé de savoir, si c'est pour m'instruire, ou pour amuser Sophie que Maman l'a imaginée.

MAD. DE SAINVAL.

Je ferois charmée de remplir à la fois ces deux buts.

SOPHIE.

Maman, vous faites mieux encore, car vous nous procurez à l'une & à l'autre de l'amusement & de l'instruction.

PAULINE.

Il est vrai que ce jeu m'amuse aussi.

SOPHIE.

SOPHIE.

Et je suis bien sûre qu'il m'instruira.

MAD. DE SAINVAL.

Au moins il sert à éclaircir des choses dont vous n'aviez pas une idée précise, & à vous en rappeler d'autres qu'il importe de ne pas oublier.

PAULINE.

Après que j'aurai trouvé toutes les réponses d'une division, ne ferai-je pas bien, Maman, de les mettre par écrit, afin de les mieux retenir ?

MAD. DE SAINVAL.

Sans doute ; & voici les cartes sur lesquelles se trouvent les questions : vous écrirez sous chacune d'elle la réponse qui s'y rapporte. Souvent même je vous la dicterai, afin de vous donner en même tems une leçon d'orthographe.

SOPHIE.

Quand nous aurons recueilli un certain nombre de cartes, ne pourrions nous pas les classer ; puis écrire à part dans de petits livres les définitions, les pensées détachées, les anecdotes, &c. ?

MAD.

MAD. DE SAINVAL.

Vous avez deviné mon intention, ma chère Sophie ; c'est à dessein que j'ai mêlé des questions sur divers sujets : mais en suivant cette méthode, l'ordre naîtra du sein de la confusion.

PAULINE.

Et les époques, vous savez, Maman, comme je les oublie, mais j'aurai soin de les écrire, & de les répéter souvent.

MAD. DE SAINVAL.

J'avois dessein de vous proposer des questions sur tous les rois d'Angleterre & de France, depuis Guillaume le Conquérant, & de marquer la durée de leurs règnes ; mais n'ayant pû trouver ici les livres historiques dont j'avois besoin, c'est un plan que je ne puis exécuter qu'à mon retour de la campagne.

SOPHIE.

Heureusement vous avez le Voyage du jeune Anacharsis.

MAD. DE SAINVAL.

Oui ; & à mesure que nous le lisons, je continue d'en faire l'extrait. Toutes les questions & réponses marquées d'un

D

astérique

astérique (*) sont tirées de cet ouvrage : en les mettant par écrit selon l'ordre des chiffres, vous composerez un abrégé de l'histoire des Athéniens. Je vais me procurer aussi des livres de morale, dont j'extrairai quelques pensées.

SOPHIE.

J'aimerois mieux que vous n'eussiez pas recours aux pensées des autres.

PAULINE.

Je le souhaiterois aussi.

MAD. DE SAINVAL.

J'accomplirai quelquefois ce souhait, mais pas toujours, & cela pour votre propre intérêt.

QUATRIEME DIVISION.

QUESTIONS.

* 42.

Dans quel tems les Athéniens eurent-ils recours à Epiménide ?

* 43.

Quelle fable a-t-on raconté au sujet d'Epiménide ?

* 44.

Quelle explication peut-on donner au prétendu sommeil d'Epiménide ?

45.

Qu'est-ce que l'enthousiasme ?

* 46. Quelle

R É P O N S E S.

* U—I.

Les Crétois ont dit que jeune encore il fut faisi d'un sommeil profond, qui dura quarante ans ; & qu'à son réveil, étonné des changemens qui s'offroient à lui, rejeté de la maison paternelle comme un imposteur, ce ne fut qu'après les indices les plus frappans qu'il parvint à se faire reconnoître.

* T—I.

Dans un tems de trouble & de division, où la terreur s'étoit emparé des esprits.

Y—I.

Ce mot, qui a plusieurs acceptions, signifie proprement *une inspiration divine* : il désigne quelquefois l'ardeur avec laquelle on se livre à une recherche, ou à tel objet qui excite notre admiration.

* X—I.

Qu'il passa les premières années de sa jeunesse dans des lieux solitaires, livré à l'étude de la nature, formant son imagination à l'enthousiasme par les jeûnes, le silence, & la méditation.

D 3

* B—2. Oui,

QUESTIONS.

* 46.

Quelle opinion avoit-on d'Epiménide ?

* 47.

Quels services rendit-il aux Athéniens ?

* 48.

Les Athéniens furent-ils reconnoissans à l'égard d'Epiménide ?

49. Quelles

R É P O N S E S.

* B—2.

Oui, & il se montra défintéressé, car il refusa des présens considérables, & ne demanda pour lui qu'un rameau de l'olivier consacré à Minerve; & pour Cnossé, sa patrie, que l'amitié des Athéniens.

* Z—I.

Il étoit regardé de son tems comme un homme qui avoit un commerce avec les dieux, & qui lisoit dans l'avenir.

* A—2.

Il parvint à calmer les esprits, &, par une foule de réglemens utiles, tâcha de ramener les Athéniens à des principes d'union & d'équité. Il fit divers changemens dans les cérémonies religieuses, & abolit l'usage barbare où les femmes étoient de se meurtrir le visage en accompagnant les morts au tombeau.

QUESTIONS.

49.

Quelles maximes un voyageur François trouva-t-il gravées dans le palais d'Ispahan ?

50.

Comment peut-on diviser l'histoire de l'Ancien Testament ?

51.

Quels sont les jeunes gens sur la sagesse desquels on pourra probablement compter ?

R É P O N S E S.

E—2.

Ceux qui ne comptent pas beaucoup sur la sagesse qu'ils ont déjà.

C—2.

“ Quand on est le plus affligé, c'est
“ alors qu'il faut espérer le plus de conso-
“ lation. Le plus étroit du défilé est à
“ l'entrée de la plaine.

“ Quiconque a attaché fortement son
“ cœur à Dieu, s'est délivré heureuse-
“ ment de toutes les afflictions qui peu-
“ vent arriver en ce monde & en l'au-
“ tre.”

D—2.

En six périodes, ou révolutions de tems. La première s'étend depuis la création du monde jusqu'au déluge, & renferme 1656 ans.

Correspondance des Chiffres & des Lettres.

42.	—	T—I.	47.	—	A—2.
43.	—	U—I.	48.	—	B—2.
44.	—	X—I.	49.	—	C—2.
45.	—	Y—I.	50.	—	D—2.
46.	—	Z—I.	51.	—	E—2.

CINQUIEME DIVISION.

QUESTIONS.

52.

Quelle invention nous rend visibles la puissance & la sagesse de Dieu dans des objets jusqu'alors invisibles ?

53.

Quel effet produit sur l'insensé les conseils d'un ami ?

54.

Quel effet produit sur le sage les reproches d'un ennemi ?

55.

Qu'est-ce que le gouvernement monarchique ?

56.

Comment divise-t-on le gouvernement républicain ?

57.

Qu'entendez-vous par un état aristocratique ?

58.

Qu'est-ce qu'un état démocratique ?

59.

Qu'est-ce qu'un gouvernement mixte ?

R É P O N S E S.

I—2.

Le gouvernement d'un seul.

K—2.

En aristocratique, démocratique, ou mixte.

G—2.

Aucun, il les néglige.

M—2.

Celui où tous les citoyens ont part au gouvernement.

L—2.

Celui qui est gouverné par un certain nombre de citoyens.

F—2.

Celle du microscope.

N—2.

C'est un mélange des deux autres, & on l'appelle aristo-démocratique.

H—2.

Il en profite.

* P—2. L

QUESTIONS.

60.

Quel est le souverain qu'un ambassadeur étranger trouva grimpé au haut d'un mât; & qui pour lui donner audience proposa au ministre de monter vers lui sur une échelle de cordes ?

* 61.

Quel gouvernement Solon établit-il dans Athènes ?

* 62.

Que fit Solon pour diriger l'assemblée du peuple ?

* 63.

Quelle précaution prit Solon pour prévenir l'abus de l'éloquence ?

64.

Combien d'années renferme la seconde période de l'histoire du Vieux Testament ?

R É P O N S E S.

* P—2.

Le gouvernement populaire.. Il fut réglé que la puissance suprême résideroit dans des assemblées où tous les citoyens auroient droit d'assister, & qu'on y statueroit sur la paix, sur la guerre, sur les alliances, & sur tous les grands intérêts de l'état.

O—2.

Pierre le Grand.

* Q—2.

Solon établit un sénat, composé de 400 personnes, qui devoit examiner à loisir, & rapporter à l'assemblée du peuple, les affaires sur lesquelles elle auroit à prononcer; de là cette loi fondamentale, *Toute décision du peuple sera précédée par un décret du sénat.*

S—2.

Elle s'étend depuis le déluge jusqu'à la vocation d'Abraham, & renferme 430 ans.

* R—2.

Il fut ordonné que nul orateur ne pourroit se mêler des affaires publiques sans avoir subi un examen, qui rouleroit sur sa conduite.

Correspondance des Chiffres & des Lettres.

52.	—	F—2.	59.	—	N—2.
53.	—	G—2.	60.	—	O—2.
54.	—	H—2.	61.	—	P—2.
55.	—	I—2.	62.	—	Q—2.
56.	—	K—2.	63.	—	R—2.
57.	—	L—2.	64.	—	S—2.
58.	—	M—2.			

SIXIEME DIVISION.

QUESTIONS.

65.

Combien d'années renferme la troisième période de l'histoire du Vieux Testament ?

* 66.

Quel âge devoient avoir les premiers opinans dans l'assemblée du peuple ?

* 67.

Comment nomme-t-on le tribunal d'Athènes qui veilloit à l'éducation publique, & au maintien des loix & des mœurs ?

* 68.

Quel témoignage a-t-on rendu à l'intégrité de ce tribunal ?

* 69.

Comment parvint-il à se faire aimer en exerçant le pouvoir le plus absolu ?

70. Com-

R É P O N S E S.

* X—2.

L'Aréopage. Ceux qui le composoient n'avoient aucune part à l'administration des affaires, mais leurs places étoient à vie.

* ~~Y—2.~~

Il n'employoit les châtimens qu'après les avis & les menaces; il mettoit la plus grande fermeté à punir les crimes, & la plus grande circonspection à réformer les mœurs.

* U—2.

Il fut réglé qu'ils seroient âgés de plus de cinquante ans, afin de prévenir que des gens sans expérience n'entraînaient la multitude.

T—2.

Elle s'étend depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la sortie des enfans d'Israël hors de l'Egypte, & cette période est de 430 ans.

* Y—2.

“ L'innocence obligée d'y comparoître,
“ s'en approche sans crainte; & les cou-
“ pables, convaincus & condamnés, se re-
“ tirent sans oser se plaindre.”

B—3. L'élo-

QUESTIONS.

* 70.

Comment se conduisoit l'Aréopage à l'égard de ses propres membres ?

71.

Qu'est-ce qu'il redoutoit autant que le mensonge ?

72. Solon

R É P O N S E S.

* B—3.

L'éloquence. Les avocats devoient bannir de leurs discours les exordes, les écarts, les ornemens du style, le ton même du sentiment qui a tant de pouvoir sur les âmes compatissantes. La passion se peignoit vainement dans les yeux & dans les gestes de l'orateur : l'Aréopage tenoit presque toutes ses séances pendant la nuit.

* A—3.

Il les jugeoit sans partialité, quelquefois même pour des fautes légères. Un sénateur fut puni pour avoir étouffé un petit oiseau qui, saisi de frayeur, s'étoit réfugié dans son sein. C'étoit l'avertir, qu'un cœur fermé à la pitié ne doit pas disposer de la vie des citoyens. Aussi les décisions de ce tribunal sont elles regardées comme des règles, non seulement de sagesse, mais encore d'humanité.

F—3. *Inégale*

QUESTIONS.

* 72.

Solon assigna-t-il des récompenses aux vertus ?

73.

Qu'est-ce qui accompagne souvent l'ignorance & le demi savoir ?

74.

Cherchez l'emblème du savoir modeste & de l'ignorance présomptueuse.

75.

Cherchez une pensée correspondante exprimée par un poète.

76.

A quoi ressemble une mère qui s'applique à l'étude pour instruire ses enfans ?

R É P O N S E S.

F—3.

*Inégale en ses dons, la Nature équitable
Nous donne en vanité ce qu'elle ôte en talens.*

E—3.

L'épi qui ne renferme rien, élève sa tête légère au-dessus de l'épi fécond, courbé sous le poids des grains dont il est rempli.

G—3.

A la colombe, qui amollit le grain dont elle nourrit sa couvée.

D—3.

La présomption.

* c—3.

Sans doute. Il fut statué que les enfans de ceux qui mourroient les armes à la main feroient élevés aux dépens du public ; que des couronnes feroient solennellement décernées à ceux qui auroient rendu des services à l'état.

Corre-

Correspondance des Chiffres & des Lettres.

65.	—	T — 2.	71.	—	B — 3.
66.	—	U — 2.	72.	—	C — 3.
67.	—	X — 2.	73.	—	D — 3.
68.	—	Y — 2.	74.	—	E — 3.
69.	—	Z — 2.	75.	—	F — 3.
70.	—	A — 3.	76.	—	G — 3.

V. DIALOGUE.

Madame de Sainval, Sophie, Pauline.

SOPHIE.

AH! Maman, comme cette mère là vous ressemble !

MAD. DE SAINVAL.

Il me vient une idée, mes chers enfans ; un solitaire, qui l'est bien malgré lui, propose une question : prenons toutes trois la plume, & voyons qui de nous fera la meilleure réponse.

SOPHIE.

O, cela est décidé d'avance.

PAULINE.

Combien je ferai fière si ma réponse ressemble à celle de Maman !

MAD. DE SAINVAL.

Voici la question. [*Toutes trois se mettent à écrire.*]

E

PAULINE.

PAULINE.

A la fin, Maman, ma réponse est achevée. J'y ai mis bien plus de tems que vous & Sophie.

MAD. DE SAINVAL.

N'importe, pourvû qu'elle soit bonne.

PAULINE.

Me permettez-vous de la lire tout haut ?

MAD. DE SAINVAL.

Non, donnez-la moi. [*Elle lit.*]

Q U E S T I O N.

“ Que faut-il conseiller à celui qui
“ vit dans la retraite, éloigné de
“ ses amis ? ”

Réponse de Pauline.

“ Qu'il s'efforce, pendant qu'il est seul,
“ à se bien conduire, & à bien remplir ses
“ devoirs envers tout le monde, en sorte
“ que de cette manière il puisse avoir dans
“ sa retraite le plus douce consolation, &
“ une bonne ressource. ”

Réponse de Sophie.

“ Qu'il écrive souvent à ses amis ; qu'il
“ acquierre des connoissances, & nourrisse
“ de

“ de bonnes pensées, afin de trouver en
 “ lui-même une ressource qu’il ne peut
 “ pas trouver chez les autres.”

Réponse de Mad. de Sainval.

“ Qu’il tâche de se faire des amies de ses
 “ pensées.”

MAD. DE SAINVAL.

Sophie, je suis contente de votre réponse.

PAULINE.

Je vois bien, Maman, que la vôtre est la meilleure, & la mienne la plus mauvaise des trois.

MAD. DE SAINVAL.

Il est vrai que je n’ai pas conseillé à celui qui vit *dans la retraite* de bien remplir ses devoirs *envers tout le monde*.

PAULINE.

Oui, je n’avois pas réfléchi à cela.

MAD. DE SAINVAL.

Il y a aussi dans cette phrase des mots superflus, mal choisis, d’autres qui ne sont pas à leur place.

PAULINE.

Par exemple, *ensorte que de cette manière,*

ère, moi-même je n'en étois pas fort contente.

MAD. DE SAINVAL.

D'ailleurs, après avoir indiqué au solitaire *la plus douce consolation*, on peut se dispenser de lui montrer *une bonne ressource*. — Mais, Pauline, vous êtes bien rêveuse : à quoi songez-vous dans ce moment ?

PAULINE.

A *une douce consolation* qui me reste ; car Sophie me disoit un jour que mon cœur valoit mieux que mon style.

MAD. DE SAINVAL.

Et c'est précisément parce que vous avez le cœur bon, que je voudrois que votre style ne fut pas mauvais. N'est-ce point pour être utile aux autres qu'il faut acquérir des talens ? Et peut-on se flatter de plaider avec succès la cause d'un infortuné, ou de donner avec fruit des avis salutaires, quand on exprime ses idées d'une manière obscure, incorrecte, & désagréable ?

PAULINE.

Mais pourvû que les idées soient bonnes, n'est-ce pas l'essentiel ?

MAD.

MAD. DE SAINVAL.

Oui, mais pour qu'elles fassent impression il faut au moins les énoncer clairement, & avec justesse.

PAULINE.

A l'avenir, Maman, je suivrai mieux vos conseils ; j'écouterai avec plus d'attention les personnes qui s'expriment bien ; & quand j'aurai lu un trait d'histoire, ou un passage intéressant, je l'écrirai de mémoire, puis je comparerai mon style avec celui de l'auteur.

SOPHIE.

Voilà une fort bonne résolution.

PAULINE.

Je suis bien punie d'avoir été présomptueuse ; j'espérois que ma réponse ressembleroit à celle de Maman, & qu'elle parviendroit au solitaire.

MAD. DE SAINVAL.

On pourroit la lui envoyer si j'en corrigois les fautes. [*Elle reprend la plume.*] Vous allez voir, Pauline, que j'ai réuni nos deux réponses.

“ Il faut, quand on est seul, s'occuper
“ d'objets importants ; tâcher d'avoir une

“ conscience pure, & songer souvent aux
 “ grands avantages qu’on retire d’une con-
 “ duite innocente & vertueuse. C’est ain-
 “ si qu’on trouve dans ses propres pensées
 “ les ressources & les consolations les plus
 “ efficaces.”

PAULINE.

Ainsi, Maman, nos idées s’étoient ren-
 contrées ?

MAD. DE SAINVAL.

Oui, & nous ne différions que par le
 style.

SOPHIE.

Je crois pourtant que le solitaire aime-
 ra mieux votre première réponse, *Qu’il*
tâche de se faire des amies de ses pen-
sées.

MAD. DE SAINVAL.

Et vous, Pauline, laquelle préférez-
 vous ?

PAULINE.

Mais la plus courte.

MAD. DE SAINVAL.

Pourriez-vous m’en dire la raison ?

SOPHIE.

C’est, je crois, parce que la plus courte
 de

de ces réponses ne dit pas tout, mais laisse à deviner ce qu'elle ne dit point. N'est-ce pas ce qu'on appelle : s'exprimer avec finesse ?

MAD. DE SAINVAL.

Oui, & nous aimons en général tout ce qui exerce notre pénétration sans la fatiguer.

PAULINE.

Mais comment faut-il faire, Maman, pour écrire avec finesse ?

MAD. DE SAINVAL.

Quand je pourrois vous l'enseigner, ma chère Pauline, je me garderois bien de le faire. Relever les fautes qui vous échappent, indiquer un défaut de justesse, de clarté, ou de précision, c'est tout ce que je puis faire pour corriger votre style. Ne cherchez pas à l'orner, mais n'exprimez jamais qu'un sentiment vrai, & vous ferez sûre au moins de ne pas déplaire. Il en est du *naturel* dans le style, comme de l'*bonnêteté* dans la conduite, nul agrément n'en peut racheter le défaut. Vous connoissez, je crois, cette maxime, *L'esprit qu'on veut avoir gâte l'esprit qu'on a :*

cela veut dire, que tout ce qui a un air de recherche & de prétention, toute pensée ingénieuse qui n'est pas assortie au ton du sujet, aux circonstances de ceux à qui l'on parle, est un faux ornement, & nuit au style, au lieu de l'embellir. Vous pouvez conclurre de ces remarques, qu'il est des cas où la finesse seroit très-déplacée.

SOPHIE.

Par exemple, si la petite Nancy, qui n'a pas encore sept ans, étoit obligée de rester huit jours dans sa chambre, éloignée de ses compagnes, on ne s'aviserait pas de lui dire, *Tâchez de vous faire des amies de vos pensées.*

MAD. DE SAINVAL.

Mais on pourroit lui donner le même conseil en d'autres termes : *Figurez-vous que vos poupées sont des amies qui viennent vous voir.*

SOPHIE.

O, c'est bien vrai !

MAD. DE SAINVAL.

Je connois peu le solitaire dont la question vient de nous occuper ; s'il étoit mon ami, & qu'il se trouvât dans une situation

tuation malheureuse, je me garderois bien de borner ma réponse à la petite sentence que j'ai énoncée en style d'oracle ; mais je ne suis pas même en correspondance avec lui. C'est de Mad. Belmont que j'ai appris ce matin, qu'il se déplaît beaucoup dans son exil, & qu'il lui demande un remède contre l'ennui. Je voulois vous exercer à écrire, & la situation du solitaire m'a fourni un sujet : &, comme il est bon d'occuper les gens qui s'ennuient, j'ai rendu ma réponse un peu énigmatique, pour lui faire chercher la pensée du donneur d'avis.

PAULINE.

J'espère que je n'en ferai plus d'aussi mauvaise que celle d'aujourd'hui, car je veux m'appliquer à bien écrire.

MAD. DE SAINVAL.

C'est en effet un talent précieux. Je ne parle pas même de celui qui s'exerce en faveur du public, mais simplement du talent de bien écrire aux diverses personnes avec qui l'on est en relation. Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'une lettre devient un bienfait !

E 5

SOPHIE.

SOPHIE.

Surtout quand c'est une amie qui nous l'écrit. — Il y a bien long-tems que Lady Louise ne m'a donné de ses nouvelles.

MAD. DE SAINVAL.

Bientôt, ma chère Sophie, vous pourrez vous passer de ses lettres.

SOPHIE.

Quoi, Maman, puis-je espérer de la voir ?

MAD. DE SAINVAL.

Je me flatte qu'elle viendra passer quelque tems avec nous ; & je vous l'aurois dit plutôt, si je n'avois appréhendé quelque obstacle

SOPHIE.

Ah, Maman, que vous êtes bonne, & que je suis heureuse !

MAD. DE SAINVAL.

Vous voilà récompensée, ma chère Sophie, de votre empressement à me suivre à Belmont Hill.

SOPHIE.

Ah ! Maman, je l'étois déjà, ou plutôt je n'avois nul besoin de récompense.

PAULINE.

PAULINE.

J'espère que Lady Louise aimera notre jeu de questions, quoiqu'elle ait dix-sept ans.

MAD. DE SAINVAL.

Je l'espère aussi.

PAULINE.

Vous souvient-il, Maman, qu'elle aime encore les Contes des Fées ? Elle vouloit nous en donner quelques volumes, mais vous désapprouviez cette lecture.

SOPHIE.

Et, pour la consoler du refus d'en lire avec nous, vous promites, Maman, à Lady Louise de composer un Conte des Fées exprès pour elle.

MAD. DE SAINVAL.

J'acquitterai bientôt cette promesse.

LES journées de Mad. de Sainval se partageoient toujours entre sa bienfaitrice & ses enfans; & la première assistoit quelquefois aux instructions que recevoient ceux-ci. Parmi les livres que son amie lui avoit apportés, se trouvoit l'ouvrage qui a pour titre, *Poems and Essays, by a Lady lately deceased** : & un Dimanche au soir, toute la famille étant rassemblée, Mad. de Sainval en lut un morceau sur la vraie *Fermaté*, qui donna lieu à l'entretien suivant.

* C'est-à-dire, *Essais en Vers & en Prose, par une Dame morte depuis peu.*

VI. D I A L O G U E.

*Madame Belmont, Madame de Sainval,
Sopbie; Pauline.*

MAD. BELMONT.

J E ne puis trop vous remercier de m'avoir fait connoître cet ouvrage; en fortifiant mon ame, il contribue, je le sens, à calmer ma douleur.

MAD. DE SAINVAL.

Ah, Madame, pour bien l'apprécier, il faut avoir connu Miss B***. Si vous aviez été témoin de ses souffrances & de ses vertus, si vous saviez dans quelles circonstances elle est devenue *auteur*, ses écrits vous paroîtroient plus admirables encore, & vous ne pourriez songer à elle sans attendrissement.

MAD. BELMONT.

Apprenez-moi, je vous prie, tous les détails que vous avez pû recueillir sur Miss B***.

MAD. DE SAINVAL.

Je fais qu'elle étoit d'une famille où
l'on

l'on se distingue par les qualités du cœur, & les agrémens de l'esprit. Qu'à l'âge d'environ trente ans, attaquée d'une maladie de poitrine, elle fut privée de l'usage de la parole par une extinction totale de la voix. Depuis cette époque jusqu'à la mort, c'est-à-dire durant dix années, elle éprouva de vives souffrances; mais son ame, naturellement douce & pieuse, soutenue par des secours invisibles, s'épurait & se fortifioit au sein de la douleur, & l'on voyoit croître sa patience avec ses maux.

Elle avoit inventé un langage de signes, qui suppléoit, avec l'écriture, au défaut de la parole. On la voyoit fort occupée soit à lire, soit à faire usage de sa plume; mais, à l'exception de quelques morceaux de poésie, dont ses parens seuls avoient connoissance, elle ne montrait pas ses ouvrages. Ce n'est donc qu'après sa mort qu'on a fçu l'emploi des dernières années de sa vie; &, en lisant les divers essais qu'elle a composés, ses amis observèrent avec une surprise mêlée d'admiration, que sa longue & douloureuse maladie,

loin

loin d'avoir nui à ses talens, sembloit les avoir perfectionnés; & ils assurent qu'elle n'avoit jamais montré dans son entretien autant de finesse d'esprit, & de connoissance du cœur humain, qu'on en trouve dans ses écrits.

MAD. BELMONT.

Quoi, c'est après avoir perdu la parole & la santé qu'elle a paru supérieure à elle-même; & c'est en devenant muette qu'elle acquéroit le don d'instruire!

SOPHIE.

Avec quelle bonté la Providence se plaît à compenser nos peines!

MAD. DE SAINVAL.

Ah! si cette *ame heureuse & sainte* * arrivée maintenant au séjour de la paix, peut savoir qu'elle produit sur d'autres âmes des impressions salutaires, combien cette pensée doit ajouter à son bonheur!

L'effet qu'ont eu les souffrances sur

* Elle fait allusion à l'épigramme mise à la tête des ouvrages de Mifs B***.

Vattene in pace alma beata & bella!

Vattene in pace a la superna sede,

E lascia al mondo esempio di tua fede.

ARIOSTO.

l'ame

L'ame de Mifs B*** me rappelle une comparaison qui lui est très-applicable: Les maux corporels, a dit quelqu'un, ressemblent aux flammes dont on entoure le vase où l'on veut affiner un métal précieux.

Qu'ils sont donc injustes, ceux qui se recriant sur les malheurs de la condition humaine, osent censurer les voies de la Providence ! Mais ils sont injustes, parce qu'ils sont ignorans, ou peu capables de reflexion. J'allai voir un jour *les cartons de Raphaël* avec des personnes qui ne se connoissent pas en peinture: frappées seulement du défaut de coloris, elles ne pouvoient se persuader qu'on les attribuât avec raison à un artiste aussi célèbre, & ne croyoient pas même qu'ils fussent l'ouvrage d'un peintre habile. Les connoisseurs, au contraire, qui ne cherchent pas dans un esquisse tout le mérite d'une pièce achevée, admirent dans ces morceaux les idées d'un homme de génie, & même la touche d'un grand maître*.

* Ces cartons, qui sont actuellement dans le Château de Windsor, étoient destinés à servir de modèle à des tapisseries.

MAD. BELMONT.

Les details que je viens d'apprendre me rendent doublement précieux les ouvrages de Miss B***.

MAD. DE SAINVAL.

Pour moi, je suis toujours sûre, en les lisant, d'y trouver l'expression d'un sentiment vrai. D'autres moralistes semblent avoir songé à donner bonne opinion de leurs talens & de leur cœur; mais, loin d'aspirer aux éloges, elle n'écrivoit que pour affermir ses principes, & mieux pratiquer encore les vertus qu'elle exerçoit. Elle a caché ses préceptes, & n'a montré que son exemple.

MAD. BELMONT.

Je voudrois qu'on traduisit ses ouvrages, pour en étendre l'utilité.

MAD. DE SAINVAL.

Et moi, qui voudrois accomplir tous les vœux de ma respectable amie, j'essaierai d'en traduire un morceau.

[Cette

[Cette traduction trouve naturellement ici sa place, quoiqu'elle ne fut achevée qu'environ quinze jours après cet entretien.]

E S S A I

S U R

LA VRAIE FERMETÉ.

LA vraie fermeté d'ame est la résistance qu'elle oppose à toutes les épreuves & à tous les maux de la vie. Cette résistance ne suppose nullement que nous y soyons insensibles, car, supporter ce qu'on ne sent point, n'exige pas de la force; mais elle nous rend supérieur aux épreuves, & nous met en état de bien agir, dans toutes les situations de la vie, quelque soit le sentiment qui affecte notre ame, ou l'événement qui influe sur notre état extérieur. On peut avoir une sorte de fermeté qui procède du tempérament. Certaines personnes, parce qu'elles sont nées peu sensibles, d'autres, parce qu'elles ont en partage une santé forte, & un courage naturel, souffriront bien des épreuves sans y succomber.

succomber. Mais cette résistance a des limites, les sujets d'affliction peuvent se multiplier au point d'affecter les plus insensibles, & leur fermeté apparente se trouve alors en défaut ; & quant à ceux que leur courage & leur santé sembloient rendre si forts, ils n'ont d'autre avantage sur les plus foibles, que de pouvoir résister un peu plus long tems, mais ils cèdent enfin ; une force plus grande les subjügue, & ce n'est point chez eux qu'il faut chercher la source de la vraie, de la solide fermeté.

Il est encore une autre espèce de force, qui se déploie dans certaines occasions particulières, & fait juger ceux qui l'exercent capables des actions les plus héroïques ; mais elle peut dériver d'un motif très-condamnable. Un vif desir d'atteindre au but qu'on s'est proposé fait surmonter des peines qui, dans d'autres circonstances, paroïtroient insupportable ; cependant de tels efforts ne peuvent avoir lieu qu'aussi long-tems que leur cause conserve sa puissance ; & les hommes qu'on a vûs résister aux plus fortes épreuves, tandis qu'un grand motif

motif les animoit, ont succombé dans la suite aux plus légères.

La vraie fermeté d'ame doit avoir pour racine un principe constant & invariable, qui lui serve de support dans tous les tems, & qu'elle puisse opposer à toutes les attaques. Mais ce principe, nous venons de le voir, ne sauroit provenir de rien de terrestre. Nos forces naturelles cèdent à l'excès de la souffrance & du chagrin; des considérations temporelles ne peuvent nous soutenir que jusqu'au point où s'étend leur influence immédiate; (l'orgueil, par exemple, ne sauroit nous aider à supporter des humiliations, pas même les plus légères, s'il n'y trouve rien à gagner;) & la philosophie se réduit, après tout, à supprimer la plainte, à nous empêcher d'aggraver encore par l'impatience des maux dont elle ne peut nous délivrer.

Les causes que je viens d'indiquer peuvent donc produire une force passagère, qui nous servira dans certaines occasions, & nous manquera dans beaucoup d'autres, ou bien une force apparente qui voilera notre foiblesse: mais aucune d'elles ne

peut inspirer la vraie fermeté d'ame, cette disposition constante & invariable, qui nous prépare à chaque épreuve, & nous rend supérieurs à toutes ; celle-ci ne peut dériver que d'une intime confiance dans un puissant secours ; d'un motif de conduite qui rend capable de tout entreprendre & de tout souffrir ; & d'un espoir que rien ne peut éteindre.

L'effet de cette vertu est de nous mettre en état de poursuivre avec persévérance le grand but que nous avons en vue ; elle résiste à l'attrait du plaisir, surmonte les obstacles, & supporte l'affliction : guidé par elle, on marche d'un pas ferme & sûr dans la carrière du devoir, on pourra souffrir beaucoup, mais on ne succombera point.

Cette vertu s'exerce non seulement dans les plus grands revers, mais aussi dans des occasions qui se présentent journellement ; & si ces dernières épreuves sont moins douloureuses, peut-être sont-elles souvent beaucoup plus difficiles. La vraie fermeté supportera donc les défauts & les faiblesses d'autrui, & ces petites contradictions de la

vie,

vie, qui, prises à part, peuvent paroître légères, mais qui néanmoins ont beaucoup d'influence sur notre humeur, & sur la disposition habituelle de notre ame.

Nos propres foiblesses, & notre imperfection, donnent aussi de l'exercice à cette vertu : personne ne peut se vanter d'une égalité d'ame inaltérable; & un des traits essentiels de la vraie fermeté est de ne point céder à un mouvement qu'on ne peut éviter de sentir, & de persévérer dans son devoir quelle que puisse être la disposition où l'on se trouve.

Voici donc le grand caractère qui distingue la vraie fermeté : elle est constante & invariable, la même dans tous les tems, dans toutes les épreuves, & dans toutes les situations d'esprit; elle ne tient ni aux circonstances où nous sommes placés, ni à la force corporelle, ou au jeu des esprits animaux, mais elle nous rend capables d'exercer toute la force que nous avons, & dont souvent nous ne connoissons pas l'étendue; enfin, toujours inébranlable, elle a son siège dans la *volonté*.

Sans

Sans cette vertu on ne sauroit compter sur aucune des autres. Ceux qui apportent dans le monde les inclinations les plus heureuses y trouveront bientôt des difficultés à combattre ; & soit qu'elles procèdent d'autrui, ou de leur propre foiblesse, ils ne pourront accomplir leurs devoirs sans de pénibles efforts ; & s'ils n'ont pas assez de fermeté pour continuer leur marche à travers ces obstacles, les bonnes dispositions qu'ils ont montrées, & le bien qu'ils ont pû faire, leur deviendront presque inutiles.

Souvent, il est vrai, la pratique de la vertu est accompagnée d'applaudissemens si flatteurs, que la vanité pour les surprendre revêt l'apparence des qualités qui les attirent ; & même quand la vertu est réelle & pure, l'estime & l'affection qui la suivent font pour tous les cœurs une jouissance si douce, qu'il en doit résulter une aide, un encouragement à la mieux pratiquer encore. Quelquefois nous sommes privés de ce support, mais la vraie fermeté nous rend capables de bien agir sans l'assistance d'un tel secours, & même fussions nous
assurés

assurés qu'en agissant ainsi nous prenons une route opposée à celle qui mène à la faveur.

Non seulement la vraie fermeté peut se passer d'approbation, mais elle supporte aussi le blâme & le dédain, & se soutient quelle qu'en soit la conséquence à l'égard de ce monde ; non par mépris pour l'opinion des autres, car elle n'éteint pas le sentiment de ces humiliations, mais les supporte avec courage ; jamais pour les éviter elle ne s'écartera du chemin qu'il faut suivre ; jamais non plus elle ne s'en vengera par un étalage orgueilleux de sa supériorité, ou en causant la plus légère peine à ceux qui les lui ont attirées. Bien loin d'être une vertu sévère & farouche, elle est indispensable au maintien de la douceur de caractère qui fait le charme de la vie sociale, si différente de celle qui s'altère par les défauts, les inadvertences des autres, & surtout par l'orgueil & les mauvais procédés. Le prétendu *point d'honneur*, qui rend sensible à la moindre injure, & nous excite à en tirer vengeance, n'est au fond qu'une foiblesse, une preuve

F

que

que nous sommes incapables de maîtriser notre amour propre. La vraie fermeté, au contraire, remporte ce triomphe; & sans elle la douceur du caractère n'est point une disposition permanente, mais une vaine apparence, que la première contradiction fait disparaître.

C'est au manque de fermeté, si ordinaire en pareil cas, qu'il faut attribuer une grande partie des peines de la société. Une bagatelle offense, & produit le ressentiment : nous ne pouvons endurer un manque d'égard, ni la moindre humiliation; ou, peut-être, ne croit on pas devoir s'y montrer insensible de peur d'être soupçonné de n'avoir point ce degré de courage & d'énergie avec lequel on se fait rendre justice. Mais la vraie fermeté supporte ces légères injures chaque fois que le devoir l'exige, & en général on ne sent pas assez combien il importe alors d'exercer cette vertu.

L'un des plus grands obstacles à l'aveu de nos torts, est que nous manquons de la force requise pour soutenir la vue de nos propres imperfections. Mais la vraie
fermeté

fermeté nous met encore en état de reconnoître & d'avouer nos erreurs & nos fautes, sans recourir à l'artifice ou au mensonge pour déguiser ou justifier ce qu'en secret le cœur désapprouve, ou ce qu'il doit désapprouver en le considérant mûrement & sans partialité.

Dans les grandes calamités de la vie, non seulement la vraie fermeté prévient la plainte & le murmure, mais elle nous élève au-dessus du malheur, & nous rend capables d'étendre nos regards sur un grand ensemble d'objets, de considérer surtout la main qui dispense les afflictions, & les avantages qui peuvent en résulter : & ce n'est pas simplement une soumission passive qu'elle inspire, c'est encore un courage actif, qui s'exerce dans toutes nos épreuves, & nous excite à bien faire quelque soit le genre de nos devoirs, & quoiqu'il en puisse coûter pour les remplir ; en un mot, elle nous met en état de tirer le meilleur parti de chaque circonstance, de suivre constamment le sentier de la vertu en résistant aux séductions du plaisir comme aux atteintes de la douleur, en ré-

pétant quand il le faut les efforts les plus pénibles, & en apparence les plus infructueux.

Il est évident que cette fermeté suppose l'intervention d'une force supérieure à la nôtre. L'expérience de tous les jours a dû nous montrer notre foiblesse naturelle, & l'insuffisance des secours que le monde peut nous offrir. Mais la Parole de l'Eternelle Vérité nous a promis une assistance qui ne manque jamais à ceux qui la cherchent sincèrement ; c'est donc elle que nous devons implorer par de constantes prières, non seulement en général, mais dans chaque occasion particulière. Ne croyons pas néanmoins que cette assistance nous vienne sans aucun effort de notre part, mais tâchons d'agir le mieux que nous pouvons dans l'espérance de l'obtenir ; & en agissant ainsi, osons compter sur elle dans toutes nos épreuves.

Une trop grande confiance en nous mêmes est directement contraire à la vraie fermeté, & c'est ordinairement le présage de la défaite ; cependant évitons avec soin de tomber dans l'excès opposé, en

portant

portant la défiance de nos propres forces jusqu'au point d'en prévenir l'exercice, ou en nommant défiance de nous-mêmes, ce qui n'est au fond qu'une véritable indolence. Le sentiment de notre propre foiblesse doit nous faire recourir à de puissans secours ; mais, comme nous ne pouvons les obtenir que par des efforts, ni le présomptueux, ni l'indolent n'ont droit d'y compter.

Sachons donc nous maîtriser en toute occasion, & résister aux petites épreuves, si nous ne voulons pas succomber dans les grandes. Tâchons de nous bien pénétrer de l'importance des objets que nous avons en vûe : *la faveur de l'Etre Suprême, & notre bonheur éternel* ; nous aurons alors constamment sous les yeux un motif pour bien agir, un support contre toutes les attaques, une arme à toute épreuve dans les afflictions, &, s'il le faut, nous soutiendrons le tourment du plus long cours de souffrances auquel la vie humaine puisse être assujettie.

Est-il possible de succomber aux humiliations que nous recevons de la part des

hommes, tandis que nous pouvons espérer l'approbation de Dieu lui-même ? Serions-nous hors d'état de souffrir une affliction passagère, avec la perspective d'une félicité sans fin ? — C'est faute de réfléchir assez sur ces grands objets, que les épreuves de la vie nous paroissent si redoutables ; & la seule manière efficace de s'y préparer, est de nous armer d'avance des consolations qu'elles ne peuvent nous ravir, & de fortifier les motifs qui nous rendront capables de les soutenir avec courage.

Consultons l'Écriture Sainte ; par-tout nous y trouverons la vie du Chrétien sous l'emblème d'un pèlerinage, durant lequel nous avons à lutter & contre les tentations du monde, & contre les penchans déréglés de notre propre cœur. Nous devons renoncer à nous-mêmes & porter la croix, si nous voulons être les disciples de Christ ; — vaincre pour obtenir la couronne ; — rejeter tout fardeau, & poursuivre avec patience la carrière qui nous est proposée ; — persévérer jusqu'à la fin pour obtenir le salut.

Si

Si tel est notre état, combien il est nécessaire de nous armer d'un vrai courage ; d'être fermes, immuables, puisque les raisons les plus fortes & les plus pressantes devraient nous porter à être tels, car nous *savons* que notre travail ne sera pas vain au Seigneur ! Il nous a déclaré que la victoire seroit le prix du combat, & que, si nous sommes fidèles jusqu'à la mort, il nous donnera la couronne de vie — une félicité qui surpasse tout ce que l'œil a pû contempler, ou tout ce que l'oreille peut entendre, ou tout ce que l'esprit humain peut concevoir.

Ce tableau de l'état du Chrétien nous indique aussi le genre de fermeté dont il a besoin pour remplir le poste qui lui est assigné. Des motifs humains peuvent, en certains cas, inspirer un courage qui excite l'admiration ; mais les efforts qu'on admire le plus ne sont pas toujours ceux qui ont le plus coûté ; & le vrai Chrétien doit être armé d'une force bien supérieure à celle qui se déploie dans de pareilles occasions, d'une force qui ne cherche sur la terre ni son appui ni sa récompense ;

qui résiste au plaisir, à la douleur, à l'ennui, à l'humiliation, & qui, toujours semblable à elle-même, remporte en tout tems la victoire la plus difficile, celle qu'on obtient sur ses propres penchans. Celui qui sacrifie le plaisir à l'ambition, les douceurs de la vie à l'avarice, ou quelque avantage présent à l'orgueil, ou à toute autre passion dominante, peut paroître agir avec beaucoup de fermeté dans plusieurs occurrences, quoiqu'au fond sa conduite soit l'effet de sa foiblesse, puisqu'il ne fait que céder à un penchant favori, & chercher les moyens de le satisfaire ; mais, s'il se présentait une épreuve qui exigeât le sacrifice de ce penchant, sa prétendue fermeté disparaîtroit bientôt. Celle du vrai Chrétien est préparée à tout ; &, comme les autres vertus, elle n'est point un effort partiel & momentané, mais la disposition constante de son ame. Semblable encore à toutes les autres vertus, elle n'est jamais parfaitement connue que lors qu'on s'efforce à la mettre en pratique. On convient généralement qu'elle est nécessaire

faire dans un état de souffrance & d'affliction, mais peu de personnes ont bien senti qu'il faut l'exercer aussi dans les cas les plus ordinaires, & je choisirai pour exemple les entretiens familiers.

Combien de fois n'arrive-t-il pas que les vrais sentimens se déguisent ; — que l'innocent est calomnié ; — que de fausses maximes se répandent, seulement parce qu'on n'a pas le courage de résister au torrent, & qu'on a peur de paroître singulier, ou de perdre dans l'opinion des autres en soutenant un sentiment contraire au leur ! Et c'est ainsi qu'on trahit la cause de la vérité & de l'humanité, & que ses timides amis la desservent quelquefois autant que des adversaires déclarés : car les mauvais propos qu'on entend, sans leur rien opposer, influent sur le caractère & la conduite ; l'esprit se familiarise par degrés avec ce qu'il désapprouvoit autrefois ; on s'accoutume à croire des discours souvent répétés & jamais contredits ; & l'on perd insensiblement cette délicatesse qui s'offensoit de la simple apparence du mal.

Les fausses opinions, qu'on n'examine pas, égarent dans la pratique, & celles qui blessent la charité corrompent le cœur; mais la fermeté qu'on doit exercer en les réfutant est bien différente de ce ton positif, de cet esprit de contradiction, qui troublent si souvent la paix & l'agrément de la société, qui, lors même qu'on les applique à une bonne cause, font un tort réel à ce qu'on entreprend de défendre. Lors, au contraire, qu'il en coûte de contredire les idées & les penchans des autres, & qu'on n'est animé à le faire que par un principe de devoir, on s'efforce toujours de ne pas blesser dans ce combat.

Cependant une humeur douce & timide, & un vif desir de plaire, sont des qualités qu'on peut porter à l'excès aussi bien que celles qui leur sont opposées; & la vraie fermeté exige le sacrifice de nos inclinations, chaque fois que le devoir le rend nécessaire.

Il est impossible de rassembler les divers exemples qui prouvent que nous avons besoin de fermeté dans les cas les plus ordinaires

naires de la vie. Veiller avec soin sur notre propre conduite, examiner avec candeur les motifs qui la dirigent, seroit le plus sûr moyen de découvrir en quoi nous manquons, & en quoi consiste cette fermeté dont le secours nous est nécessaire en toute occasion. Appliquons-nous donc à sonder notre cœur, & tâchons de savoir si la crainte de déplaire aux autres ne nous engage pas quelquefois à déguiser nos vrais sentimens, à paroître approuver ce que nous condamnons au fond de l'ame ;—si quelquefois nous ne soutenons pas un avis par la seule raison qu'il nous en coûteroit d'avouer une erreur, ou si nous cédon's à l'opinion des autres seulement pour éviter d'avoir tort dans leur esprit ;—s'il nous arrive quelquefois de confirmer ce qui est douteux, ou de sourire à des railleries peu charitables, de peur de passer pour moins pénétrant qu'un autre, ou bien parce que nous appréhendons d'être exposés au ridicule en blamant ceux qui le répandent ;—en un mot, si la crainte ne nous induit jamais soit à nous taire, soit à exprimer un sentiment dont la raison & la conscience

nous auroient dicté le contraire. Si cela est, nous manquons de vraie fermeté à cet égard ; & le défaut de cette vertu n'est pas moins évident quand nous cédon's à nos propres foibleſſes, que lorsque nous n'opposons aucune réſiſtance à celles d'autrui.

Savons-nous maîtriser les mouvemens d'orgueil, d'humeur, de reſſentiment, en un mot toutes ces paſſions, excitées ſouvent par de légères cauſes, & aux quelles en général on ſ'abandonne ſi aiſément ? N'y cédon's nous pas quelquefois, faute d'avoir le courage d'eſſayer de les reprimer, ou de peur d'attirer ſur nous le mépris en paroiffant trop endurant, trop peu ſenſibles aux mauvais procédés ? Savons-nous ſupporter les humiliations de tout genre auxquelles nous ſommes expoſés de la part des autres, ſans ſonger à les leur rendre ; & pouvons-nous ſouffrir même une injuſte cenſure, quand la charité ou quelque autre devoir l'exige ? Pouvons-nous ſacrifier gaiement & de bonne grâce nos inclinations à celles d'autrui, ſans nous vanter de ces ſacrifices, ſans nous exalter aux dépens des perſonnes que nous prétendons obliger ?

Pouvons-

Pouvons-nous supporter les défauts des autres, & tous les petits désagréments de la société, sans nous en plaindre, sans causer de la peine en laissant voir que nous souffrons ? Non contents de travailler à rendre plus heureux, ou plus satisfaits de leur sort, ceux qui nous environnent, tâchons-nous, par les voies les plus douces, de les aider à devenir meilleurs, à corriger ces imperfections que nous ne pouvons nous empêcher d'observer en eux, sans les exposer au chagrin d'appercevoir qu'elles nous sont connues ?——Tel est l'examen que devoient subir notre esprit & notre cœur.

Le bien qu'on peut faire par ce moyen est rarement apprécié, cependant de pareils efforts supposent une vraie fermeté d'ame, parce qu'en général le succès qui les suit n'arrive qu'à pas lents, & souvent même imperceptibles : d'ailleurs, loin que ces efforts soient admirés, d'ordinaire ils n'attirent pas l'attention, & fréquemment peut-être ils sont mal interprétés.

Voilà quelques unes des nombreuses occasions où, dans le cours ordinaire de la vie, la fermeté est nécessaire. Un peu
d'attention

d'attention à des circonstances qui se présentent journellement nous en indiquera beaucoup d'autres, dans lesquelles il sera très-utile de rechercher les motifs de notre conduite ; & souvent cet examen nous fera voir qu'un défaut de fermeté est la source de plusieurs fautes, sur lesquelles en général on passe trop légèrement, ou qu'on attribue à toute autre cause.

Quelle est donc heureuse la situation de celui qu'on voit armé de cette véritable & solide fermeté qui se repose avec confiance sur le Tout Puissant, aidée par lui dans toutes les épreuves ! Celui qui la possède est préparé à tout événement, capable non seulement de *souffrir* mais d'*agir* comme il le doit dans chaque circonstance ; il supporte avec le même courage, & ces revers accablans, qui d'un seul coup renversent l'édifice de son bonheur terrestre, & ces peines légères qui tous les jours interrompent la jouissance. Il marche d'un pas intrépide & sûr dans la carrière du devoir, & ni l'appas des voluptés, ni la crainte des souffrances, ni l'ennui qui accompagne les longues épreuves, ou le découragement

couragement qui naît d'une attente souvent trompée, rien ne peut l'écarter du chemin qu'il doit suivre. Ses forces pourroient être abattues sous le poids du chagrin, ses nerfs seront agités par la souffrance, mais son ame est inébranlable ; & il triomphera de l'adversité, soit qu'il ne puisse en éviter l'atteinte, soit qu'il l'endure volontairement pour obéir à la voix du devoir.

Telle est la fermeté Chrétienne ; vertu bien supérieure aux qualités brillantes qui captivent l'admiration des hommes. Sans elle on ne fauroit atteindre la perfection à laquelle nous sommes appelés.

L'ARRIVÉE

L'ARRIVÉE de Lady Louise à Belmont Hill parût aux deux sœurs l'événement le plus heureux. Mad. de Sainval voulut alors accomplir sa promesse, & lût en famille un conte qui a pour titre,

ZARINE & ZARA.

“ Recitez-moi un Conte des Fées,” disoit un jour la belle Rayolé, reine des Chérusques, à sa fidèle Eugénie, l'une des femmes qu'elle admettoit à l'honneur de l'entretenir. Eugénie s'incline respectueusement, songe un instant à ce qu'elle va dire, & commence ainsi.

La jeune Zara, épouse de Sady, qui occupoit un rang honorable dans le royaume

aume de Circassie, étoit devenue mère
 d'une fille charmante, qu'elle appelloit
 Zarine. Elle alla consulter sur le sort
 de cet enfant un vieux solitaire, renom-
 mé pour sa haute science, & qui passoit
 pour magicien. " Je n'ai pas le don
 " d'opérer des prodiges," lui dit le vieil-
 lard, " mais j'ai mis à profit ma longue
 " retraite, & par des efforts redoublés
 " j'ai obtenu la protection de la Fée Sa-
 " pia: c'est d'elle que dépendent tous
 " les dons précieux qui embellissent la
 " vie, elle seule enfin peut faire le bon-
 " heur de Zarine." — " Ah ! guidez-moi
 " vers elle !" s'écrie Zara. — " Je ne puis
 " que vous indiquer le chemin du palais
 " qu'elle habite. Il est situé au sommet
 " d'une montagne, & la fée reçoit avec
 " bonté les femmes que l'amour mater-
 " nel y conduit. Si le desir d'acquérir
 " de la gloire vous attiroit vers elle, la
 " route seroit plus longue, plus dange-
 " reuse, & plus pénible. La vôtre est
 " tracée sur un antique parchemin, ren-
 " fermé dans ces tablettes; c'est mon
 " trésor le plus précieux, car elles servi-
 " ront

“ ront peut-être à vous rendre heureuse,
 “ Prenez les, & n’oubliez pas de les con-
 “ sulter ; elles marquent les divers sen-
 “ tiers que vous devez suivre, & les pré-
 “ cipices qu’il faut éviter. Adieu, Za-
 “ ra, partez demain au lever de l’aurore,
 “ entrez du côté de l’orient dans la forêt
 “ voisine, & suivez la droite du ruisseau
 “ qui coule entre des palmiers.”

Zara se met en route, & marche avec
 courage en suivant les directions du vieil-
 lard. Son ame se livroit aux espérances
 les plus flatteuses. “ Je vais devenir,” di-
 soit-elle, “ la meilleure & la plus heureuse
 “ des mères. C’est moi qui réglerai la
 “ destinée de ma fille ; je n’aurai pas même
 “ recours aux conseils de la fée, je n’ai be-
 “ soin que de son pouvoir.” — En s’occu-
 pant de ses idées, Zara négligeoit d’exa-
 miner la carte du pays, & cependant elle
 avançoit toujours.

Revenue enfin de sa distraction, elle
 vit qu’elle s’étoit éloignée du ruisseau, &
 se trouvant dans un endroit où aboutis-
 soient quatre allées, ne fut plus de quel
 côté elle devoit poursuivre sa route. Les

tablettes

tablettes furent consultées, & Zara s'aperçut qu'elles avoient pour cadre une suite de maximes gravées en lettres d'or. Celle-ci vint frapper ses regards, CELUI QUI SE CROIT DÉJÀ SAGE N'ARRIVERA POINT AU PALAIS DE SAPIA. Cette sentence ne me regarde pas, s'écria-t-elle, il s'agit sans doute de ceux qui prétendent être sages sans l'être en effet. Cependant Zara, examinant la carte, vit clairement qu'elle s'étoit détournée de quelques stades du chemin qu'il falloit suivre. Soit paresse, soit présomption, elle ne voulut point retourner sur ses pas ; & crut pouvoir rentrer dans la route par un chemin plus court. Celui qu'elle choisit étoit pourtant marqué par une ligne noire, comme tous ceux qu'il falloit éviter ; elle vit qu'en le suivant elle s'approcheroit d'un précipice, & cette maxime vint s'offrir à ses yeux, CELUI QUI SANS NÉCESSITÉ S'EXPOSE AU PÉRIL, Y SUCCOMBERA. Mais Zara croyoit peu aux sentences, & se persuada qu'avec un redoublement de prudence & de soins elle éviteroit la chute dont elle étoit menacée. Avec moins de confiance

confiance en ses lumières, elle se seroit défiée du joli sentier qu'elle traversoit, car il étoit désigné par ces mots, **CONFIN DES TERRES ENNEMIES DE LA FÉE SAPIA.** Charmée de la beauté du lieu, respirant le doux parfum des fleurs, entraînée par la curiosité, Zara perdoit jusqu'au souvenir du précipice qu'elle eut dû craindre. Jusqu'alors le chant des oiseaux avoit seul animé la nature, mais tout-à-coup des voix humaines se firent entendre : Zara prête l'oreille à leurs concerts ; on y célébroit l'amour & les plaisirs. La troupe joyeuse & légère, d'où partoient ces accens, représentoit & sembloit réaliser les ris & les jeux : bientôt elle se rassemble autour de Zara, & l'une des nymphes l'invite, de l'air le plus aimable, à l'accompagner au palais de la fée. " Guide charmant, c'est à vous que je m'abandonne," lui dit Zara ; " mais ne sommes nous pas encore bien loin du palais de Sapia ? " — " O ! fort loin sans doute," répond la nymphe ; " il vous fera même impossible d'y arriver demain ; mais n'en ayez point de regret,"

“ regret, venez-vous reposez chez *Mondaine* des fatigues du jour.”

L'accueil de cette fée charma la voyageuse plus encore que celui de la nymphe. Rien n'étoit plus doux que ses regards, ni de plus séduisant que ses propos, & rien aussi n'égalait la beauté de sa demeure. Zara fut couchée sur un sofa qui avoit la vertu de délasser en peu d'instans ceux qu'on y plaçoit. “ Vos habits sont trop simples,” lui dit *Mondaine*; “ souffrez qu'on vous en apporte de plus assortis à la beauté de votre taille, de plus propre à faire ressortir l'éclat de votre teint.” En un clin d'œil Zara se vit revêtue d'une gaze d'argent brodée d'émeraudes & de rubis, & sa tête fut ornée de trois roses de diamans. D'abord après, des mains invisibles placèrent devant le sofa une table garnie des mets les plus exquis, & des vases les plus superbes. Six pages d'honneur servoient l'étrangère, & sembloient deviner ses besoins. Le repas fini, elle demande à visiter le palais; Zéphyrine (c'est le nom de la nymphe qui l'avoit amenée) satisfait ce desir. Elle conduit Zara dans
le

la galerie des peintures, & lui fait admirer Vénus sortant du sein des ondes, Vénus, infidèle à son époux, captivant Mars, & l'abandonnant pour Adonis. En avançant elle reconnoit Jupiter, qui, transformé en pluie d'or, s'introduit dans la retraite qui lui cachoit Danaé. Plus loin elle apperçoit Cléopâtre, qui semble voguer avec Antoine sur une barque légère dont les voiles sont de pourpre, & les cordages tiffus d'or & de soie. Après avoir jetté les yeux sur une longue suite de tableaux du même genre, Zara fut menée dans le fallon des glaces. Les lambris en étoit couverts jusqu'au plafond, & l'art les avoit tellement divisées qu'elles répétoient de mille manières, & toujours en l'embellissant, la personne qui venoit contempler son image. Zara, enchantée de l'effet de sa parure, eut bien de la peine à quitter ce fallon. " Nous sommes tout près de la bibliothèque," lui dit Zéphyrine ; " nos gens de lettres s'y rassemblent quelquefois, voulez-vous les voir ? " Zara, fort peu disposée dans ce moment à s'occuper de savans & de livres, ne put cependant refuser de la suivre. " Je

“ vous présente,” dit Zéphyrine, “ le céle-
 bre Miridas, historiographe & bibliothé-
 caire de la fée Mondaine.” Puis s’ad-
 dressant à lui, elle ajouta, “ C’est le desir
 de vous connoître, & de vous écouter,
 qui attire dans ce palais l’illustre Zara.”
 Flatté de ces propos, Miridas s’empresse à
 lui montrer les livres confiés à ses soins :
 “ Ils sont,” dit-il, “ divisés en trois classes.
 Ceux-ci vous instruisent de l’origine & de
 l’histoire des nations ; ils ornent l’esprit,
 ils font briller la mémoire, & remplissent
 d’un noble orgueil les descendans des
 héros qui ont fondé les empires. Par un
 travail assidu j’ai retranché de ces savans
 écrits, l’ennuyeuse morale qui les dépa-
 roit.” (Au mot de morale Zéphyrine se
 mit à bailler.) — “ Et quels sont vos ou-
 vrages ?” demanda Zara. — “ Vous les
 trouverez dans la seconde classe.” — En y
 jettant les yeux elle découvrit une immense
 collection de Contes de Fées ; plus loin un
 recueil de tous les théâtres anciens & mo-
 dernes. Zara n’étoit jamais entrée dans
 une bibliothèque plus assortie à ses goûts ;
 elle auroit voulu s’y arrêter, mais Zéphy-
 rine

rine lui dit que l'heure du bal approchoit. A cette nouvelle Zara ne regretta plus rien, & se livra toute entière au plaisir de développer ses graces dans la plus brillante assemblée.

“ Combien vous ornez ma cour ! ” lui dit Mondaine en la revoyant le lendemain. “ Ah ! si Zara partage les sentimens qu'elle inspire, jamais nous ne serons séparées. ” Zara, sensible à l'amitié, & plus encore aux louanges, baïsa la main de la fée en lui exprimant toute sa reconnaissance. Mais mon sort, ajouta-t-elle, est lié avec celui de Sady, mon époux ; d'ailleurs je suis mère, & le desir d'en remplir les devoirs fait toute mon ambition. “ Sady vous est-il cher ? ” lui demanda la fée. — “ Plus que ma vie. ” — “ Eh bien, “ vous allez le revoir. ” Mondaine alors prend une lorgnette d'opera, s'approche d'une fenêtre, puis s'adressant à Zéphyrine, “ Attendez, ” lui dit-elle, “ deux colombes à mon char couleur de feu, & conduisez votre amie dans les jardins du Roi de Circassie. Et vous, Zara, prenez cet anneau, “ que vous suspendrez sur la tête de Sady
“ aussi.

“ aussi-tôt que vous l’appercevrez.” Le char couleur de feu s’élance dans les airs, & Zara contemple à vue d’oiseau le sentier fleuri où elle s’étoit égarée, & le ruisseau dont elle avoit d’abord suivi le cours : ses yeux se fixèrent bientôt sur l’hermitage du bon vieillard, qui, l’appercevant dans les airs avec Zéphyrine, frémit, lève les bras vers elle, puis les laissant retomber se prosterne accablé de douleur. Cependant le char vôle, & ne s’arrête qu’au cri de joie qui échappe à Zara en découvrant Sady. Couché au pied d’un arbre, il tenoit la petite Zarine entre ses bras. Après avoir joui un moment d’un si doux spectacle, Zara suspend la bague, & par un prodige nouveau attire dans le char & le père & l’enfant. “ C’est à présent que je vais être heureuse,” s’écria-t-elle, “ réunie à tout ce que j’aime !” La surprise de Sady l’emportoit sur sa joie, ou du moins ne lui en permit pas d’abord l’expression : ses regards s’arrêtèrent long-tems sur Zéphyrine, qui faisant tourner le char, & animant de la voix les deux colombes, dirigeoit leur vol

du côté de la forêt. “ Voilà ma bien-
 “ faitrice,” dit Zara; “ vous m’aidez,
 “ cher époux, à m’acquitter envers elle.”
 L’étonnement de Sady duroit encore, &
 ne fit que changer d’objet quand ils arri-
 vèrent au palais de la fée. Sa cour étoit
 rassemblée dans une enceinte du parc, ap-
 pellée le Sallon des Muses, où les neuf
 sœurs, & leurs plus savans disciples, étoient
 représentés par des statues. Au moment
 que le char couleur de feu vint à paroître,
 Mondaine lève en l’air sa baguette, en
 frappe la terre, en touche une des statues.
 Aussi-tôt le char descend, les statues s’ani-
 ment, un voile transparent & lumineux,
 soutenu par des colonnes de cristal, en-
 veloppe l’enceinte; un million de lampes
 colorées remplace la clarté du jour; un
 théâtre s’élève, & l’opéra commence.
 Le lendemain, & les jours suivans, sont
 marqués par des fêtes nouvelles, & non
 moins brillantes; car l’imagination de
 Mondaine égaloit son pouvoir.

Cependant Zara n’avoit pas le loisir de
 songer beaucoup à Zarine; & cet enfant,
 confié à deux esclaves, croissoit sous leurs
 yeux

yeux dans un coin du palais. Sady avoit moins de loisir encore ; sa figure plaisoit à Zéphyrine, qui, toujours occupée de lui, employa tant d'art pour le captiver, que bientôt il ne fut plus occupé qu'à lui rendre des soins. Zara étoit fière & jalouse ; & ni les bontés de la fée, ni les hommages qu'on rendoit à ses charmes, ni les amusemens qu'on inventoit pour elle, ne pouvoit la consoler de la perfidie d'une amie, & de l'infidélité d'un époux. Les fêtes se succédoient toujours, mais sans renouveler ses plaisirs, sans dissiper ses ennuis. Les pleurs, les plaintes, les reproches, tout fut essayé, mais en vain ; Sady fut une femme irritée, & la cruelle Zéphyrine jouissoit de son triomphe. L'infortunée Zara se jette aux pieds de Mon-
daine, lui expose ses peines, & la conjure de les faire cesser. “ Mon pouvoir est borné,” lui répondit la fée ; “ il ne s’étend pas sur les cœurs, & je ne puis vous rendre la tendresse de Sady. Mais je vous aime, & veux faire le bonheur de Zarine. Si vous la confiez à mes soins, si vous m’établissez maîtresse de son
G 2 “ fort,

“ fort, elle deveindra la plus belle per-
 “ sonne de son siècle, elle unira tous les
 “ talens agréables ; le savant Miridas lui
 “ fera lire ses ouvrages, & je lui donne-
 “ rai pour époux le Prince Amyntos,
 “ unique & noble rejetton du premier
 “ souverain de la terre, car il descend du
 “ Roi Ninus.”

Eblouie de tant de grandeurs, Zara se
 croyoit consolée ; cependant le bonheur
 qu'on promettoit à sa fille fut un soulage-
 ment peu durable : un vuide affreux s'em-
 paroît de son cœur, & tous les amuse-
 mens de ce palais magique lui parurent
 insipides.

Un jour, pour éviter d'y prendre part,
 Zara se rendit dans la bibliotheque. Elle
 y choisit sa place à côté d'une jeune per-
 sonne qu'on nommoit Adine, dont l'air in-
 téressant l'avoit déjà frappée, & qui vi-
 voit presque en solitaire dans le séjour de
 la dissipation. Tandis qu'Adine & Zara
 lisoient, Miridas disputoit avec un homme
 de lettres, attaché comme lui au service
 de Mondaine. Adine se tournant alors
 vers Zara ; “ Quelle différence,” s'écria-
 t-elle,

celle, " entre les livres & les savans que
 " nous voyons ici, & ceux que je trou-
 " vois dans le palais de Sapia !" — Vous
 connoissez donc cette fée ? — " Ah !
 " combien je voudrois ne l'avoir pas
 " quittée n'en pas connoître une
 " autre !" . . . & des pleurs s'échappoient
 de ses yeux. — Adine, vous n'êtes pas
 la seule ici qui versiez des larmes de
 douleur Mais, quand on a quitté
 le palais de Sapia, le retour est-il im-
 possible ? — " Il ne l'est point, j'ose
 " le croire." — Quel est donc le pou-
 voir qui vous retient chez son enne-
 mie ? — " Depuis long-tems ce n'est
 " plus l'attrait du plaisir qui m'arrête en
 " ces lieux, c'est ma foiblesse, qui m'em-
 " pêchoit d'en sortir ; mais enfin le re-
 " mord m'éclaire, & je veux briser des
 " liens honteux." — Hélas ! ce n'est
 pas ici que j'aurois dû vous rencon-
 trer, dit Zara en soupirant : il y a
 six mois que j'étois en chemin pour
 me rendre auprès de Sapia ; je m'écarterai
 de la vraie route, je rencontrai la
 perfide Zéphyrine, & , séduite par ses

avances, & la gaieté qui animoit la troupe, je me laissai conduire dans ce palais. — “ J’avois déjà quitté la demeure de Sapia quand vous arrivâtes “ ici,” reprit Adine, “ & c’est le frère “ de votre ennemie qui a causé mes torts “ & mes infortunes. Trompée par de “ faux dehors, je le croyois fidèle à Sa- “ pia; je devins sensible à sa tendresse; “ &, cédant un jour à ses prières, je vio- “ lai la défense de la fée, je franchis le “ pas fatal qui sépare son empire des “ terres de Mondaine. Entraînée par “ mon séducteur, j’arrive dans ce palais; “ j’y suis accueillie comme vous l’avez “ été; éblouie, enchantée de tout ce “ qu’il offroit à mes yeux, & comme “ vous enfin je n’y ai pas trouvé le bon- “ heur. Ici vous avez perdu le cœur “ d’un objet aimé, & moi, plus à plain- “ dre encore, je n’y peux recouvrer la “ paix du mien.” — Chère Adine, s’écrie Zara, quittons ce funeste séjour; sauvons, ma fille! Ah! qu’elle n’en connoisse jamais les illusions & les dangers. — Elles convinrent de partir le lendemain au lever de

de l'aurore, pour cacher leur départ aux habitans du palais, qui jamais ne voyoient l'aurore, si ce n'est vers la fin d'un bal.

“ Mondaine, s'est déjà refroidie pour nous,” disoit Adine ; “ mais elle s'opposeroit à notre fuite par un effet de sa haine pour Sapia, dont elle cherche sans cesse à diminuer la cour.”

Cependant leur dessein s'exécute : éclairées par les premiers rayons du soleil, elles vont à l'appartement de Zarine ; & après avoir échangé leurs superbes habits contre les simples vêtements qui couvroient les deux esclaves, elles enmènent l'enfant, & s'échappent sans être aperçues.

Corrigée par l'expérience, Zara consulte avec soin les tablettes du vieillard, qu'heureusement elle n'avoit point perdues. En les ouvrant, elle lit cette maxime : LE REPENTIR CONDUIT A LA SAGESSE. — “ J'en accepte l'augure,” disoit Adine. “ Ah ! quand on a connu Sapia, on ne se console de l'avoir abandonnée qu'en s'efforçant de regagner sa faveur.” Cependant la route sembloit s'aplanir sous

leurs pas; & avant la fin du jour elles arrivèrent au terme du voyage. “ Ne vous attendez pas,” dit Adine à sa compagne, “ aux prévenances, aux propos flatteurs, qui sont d’usage chez Mondaine. C’est par degrés qu’on parvient à la faveur de Sapia; mais jamais elle ne la retire à ceux qui se montrent dignes de l’avoir obtenue.”

Adine & Zara furent accueillies avec bonté. La fée embrassa la première, en l’assurant du pardon qu’elle imploroit. “ Vous avez des peines,” dit-elle à Zara; “ s’il n’est pas en mon pouvoir d’en détruire la cause, je puis au moins les adoucir. Vous ne trouverez chez moi ni les jeux bruyans, ni les vains plaisirs du palais de Mondaine, mais voici mes fidèles compagnes, la vérité, l’espérance, & la paix.”

Zara, guidée par Adine, parcourut sa nouvelle demeure. Les beaux arts sembloient y avoir atteint la perfection; & le plaisir qu’on éprouvoit en voyant leurs chefs-d’œuvre étoit toujours mêlé d’instruction. Dans la galerie des peintures
&

& des statues on trouvoit les images ré-
 vérées de ceux qui ont sacrifié leurs jours
 à la patrie, ou souffert l'indigence, l'escla-
 vage, ou la mort, pour rester fidèles à la
 vertu. Là, Cornélie offroit un exemple
 aux mères : ici l'on voyoit un modèle d'a-
 mour filial ; une jeune femme descendue
 dans un cachot, consolait par sa tendresse
 le vieillard qu'elle nourrissoit de son lait.
 Un autre tableau représentoit la vertueuse
 Spartiate qui vivoit avec son père détrôné,
 tandis que son époux occupoit le rang su-
 prême ; & qui suivit cet époux exilé,
 quand son père eut repris la couronne.

L'éloquence, la musique, & la poésie
 étoient ramenées à leur vraie destination.
 On les cultivoit aussi dans le royaume de
 Mondaine ; mais, en charmant l'oreille,
 elles n'y servoient qu'à enflammer les pas-
 sions, ou à suspendre pour un instant les
 chagrins de la vie. Dans le palais de Sa-
 pia elles tendoient à calmer, à guérir, les
 maladies de l'ame. L'esprit s'élevoit par
 elles aux plus hautes contemplations, le
 cœur se nourrissoit des plus sublimes es-
 pérances, & la terre avec ses grandeurs,

ses plaisirs, & ses peines, disparoissoit à l'idée des célestes demeures dont on célébroit la gloire, & du bonheur inaltérable & pur, qu'on promettoit à l'innocence, à la vertu, & même au repentir.

“ Que ne vous dois-je point, ô ma
 “ chère Adine ! ” s'écrioit Zara : “ déjà
 “ le calme & l'espoir renaissent dans mon
 “ ame . . . Ah ! si Sady pouvoit m'être
 “ rendu . . . Je veux au moins mériter
 “ son retour, en suivant les loix de Sapia,
 “ en m'occupant à préparer le bonheur
 “ de ma fille. ” Dirigée par les conseils
 de la fée, elle se voua toute entière à l'éducation de Zarine, dont l'heureux naturel secondoit ses soins. Bien convaincue par les leçons de sa mère qu'il en est du savoir, ainsi que des richesses, qui ne sont estimables que par l'usage qu'on en fait faire, Zarine n'étudia point seulement pour briller, mais le but de ses études, comme celui de sa vie, étoit de perfectionner son ame, & de contribuer au bonheur d'autrui. Zarine ignora long-tems jusqu'au nom des vices & des crimes qui déshonorent l'humanité ; & lorsqu'elle apprit qu'il

qu'il existoit des méchans, l'horreur qu'elle en conçut égaloit cet effroi qu'on éprouve en voyant des êtres monstrueux ; & sa surprise étoit celle d'un jeune artiste, qui, n'ayant copié que des tableaux de Raphaël & du Guide, verroit des caricatures pour la première fois. Ses graces se développoient avec ses talens & ses vertus ; & Zarine, à l'âge de quinze ans, étoit la jeune personne la plus accomplie.

Cependant Sady, dégagé depuis long-tems des liens dont l'avoit enchaîné Zéphyrine, étoit revenu à la cour de Circassie. Zara lui avoit fait savoir que le vieux solitaire pouvoit lui indiquer le lieu de son séjour. Sa tendresse pour elle s'étoit réveillée, & l'absence de ce qu'il avoit de plus cher, faisoit le tourment de Sady ; mais le sentiment de ses torts, & la honte qu'il en éprouvoit, étoient précisément ce qui l'empêchoit de les réparer. Le roi de Circassie, dont il avoit mérité la confiance, vint à mourir, & le jeune prince qui lui succéda étoit un favori de Sapia. Contre l'usage de ses prédécesseurs, il résolut de n'avoir point de sérail, mais

d'offrir sa main & sa couronne à la femme dont le mérite & les agrémens promet-
troient de fixer son cœur. Ne voulant
épouser qu'une élève de Sapia, il pria la
fée de lui faire connoître, au moins par
leurs portraits, les jeunes personnes qu'elle
honorait de sa faveur. Plusieurs d'entre
elles avoient de la beauté, & la collection
de miniatures que reçut le jeune monarque
sembloit devoir embarrasser son choix.
Tous ces visages avoient de quoi plaire,
tous aussi furent admirés ; mais il n'y en
eut qu'un parmi eux qui inspirât au prince
un vif desir de contempler l'original. Sa-
dy fut appelé, & chargé de se rendre au
palais de Sapia avec le portrait préféré à
tous les autres. Quand il eut exposé à
la fée le sujet de sa venue, elle lui promit
que dans une heure il seroit admis à voir
l'aimable personne que son maître desti-
noit au trône : " Puisse-t-elle ressembler
" toujours à sa mère !" ajouta Sapia,
" rien ne pourra manquer au bonheur de
" son époux."

Sady fut introduit dans le cercle des
jeunes beautés dont on avoit offert le
choix

choix au souverain de Circassie. “ Cher-
 “ chez ici l’original du portrait,” lui dit
 la fée. Bientôt ses regards s’arrêtèrent
 sur une fille charmante, dont le visage
 exprimait la plus vive émotion, & qui
 soutenait une femme à demi voilée, &
 presque évanouie.—“ C’est elle, c’est ma
 “ souveraine,” dit Sady ; puis se prosternant
 devant elle, “ Recevez mon hum-
 “ ble hommage” . . . “ Ah ! mon père,
 “ acceptez le mien ; embrassez votre fille,
 “ reconnoissez Zarine . . . & Zara.” —
 “ Cher époux !” s’écrie la femme voilée,
 en se jettant dans les bras de Sady . . . “ O
 “ jour heureux ! vous m’êtes donc ren-
 “ dues !” disoit Sady, quand il eut retrou-
 vé la parole.

Le roi de Circassie trouva Zarine plus
 belle que son portrait, plus vertueuse en-
 core qu’elle n’étoit belle. Epouse fidèle
 & tendre, elle fut adoucir pour lui tous
 les chagrins qui environnent le trône, &
 jusqu’à son dernier soupir il l’aima sans
 partage. Zarine n’eut d’autre ambition
 que celle de remplir ses devoirs ; elle
 aimait l’étude & le travail, protégea les
 vrais

vrais savans, encouragea les talens utiles, & tendit aux malheureux une main bien-faisante.

Elle n'eut pas même à regretter les plaisirs du palais de Mondaine; car les ambassadeurs des rois voisins inventoient pour lui plaire, des fêtes superbes, qui ressembloient peu d'ailleurs aux fêtes de cour, car il y avoit de la réalité dans les vertus qu'on célébroit, & dans l'hommage qui leur étoit rendu. Le vieux solitaire, qui connoissoit le monde auquel il avoit renoncé, & qui lisoit quelquefois dans l'avenir, dit un jour à Zara, qu'on n'avoit point encore donné de fêtes semblables, & qu'on n'en verroit de pareilles que sur les bords de la Tamise, durant le regne heureux d'un autre favori de Sapia, issu des rois Chérusques *.

Eugénie ayant cessé de parler, “ J’aime assez votre conte,” lui dit la belle Rayolé; “ mais votre fée Sapia ne me paroît pas assez fée.” — “ J’en conviens, Madame;

* Le pays de Brunswick étoit habité jadis par la nation des Chérusques.

“ cepen-

“ cependant, adoucir les chagrins, corri-
 “ ger les défauts, inspirer des vertus, me
 “ semble un assez beau secret.” — “ Vous
 “ avez raison,” reprit la reine des Ché-
 rusques; “ cela vaut bien le pouvoir des
 “ enchantemens & des métamorphoses;
 “ je le préfère aux baguettes, aux an-
 “ neaux magiques, & même aux chars
 “ couleur de feu; &, si j’en avois le choix,
 “ j’aimerois mieux être la Fée Sapia que
 “ la Fée Mondaine.”

VII. DIALOGUE.

*Madame de Sainval, Lady Louise, Sophie,
Pauline.*

LADY LOUISE.

EN verité, Madame, je pense comme la belle Rayolé ; j'aime votre conte, & il me donneroit envie d'habiter le palais de Sapia.

PAULINE.

J'avoue pourtant que je m'amuserois beaucoup dans celui de Mondaine. Et vous, Sophie ?

SOPHIE.

J'aimerois à le parcourir, à y rester quelque tems, comme font les voyageurs, dans les lieux remarquables, mais je ne voudrois pas m'y fixer.

LADY LOUISE.

Et, comme un voyageur qui soupire
après

après sa patrie, bientôt vous retourneriez dans le palais de Sapia.

PAULINE.

Pour moi, si j'en fortois, ce ne seroit pas comme Adine, en défobéissant à la fée; mais je lui demanderois permission de passer tous les ans six mois chez Mondaine.

MAD. DE SAINVAL.

Je crois, ma chère Pauline, que vous n'avez écouté que la moitié du conte.

PAULINE.

Pardon, Maman; quand une lecture m'amuse, je ne suis pas si distraite.

MAD. DE SAINVAL.

On diroit pourtant que vous n'avez fait attention qu'aux plaisirs dont on jouissoit chez l'ennemie de Sapia.

LADY LOUISE.

Pauline a sans doute, l'heureuse habitude de ne voir que le beau côté des choses.

PAULINE.

Non, car je me rappelle aussi qu'Adine & Zara éprouvoient des chagrins dans ce beau palais.

MAD.

MAD. DE SAINVAL.

Et ce beau palais ressembloit-il à la
lance d'Achille, qui blesse & guérit ?

PAULINE.

Hélas, non ! Pour guérir ses peines, il
 falloit recourir à Sapia. Vous voyez,
 Maman, que j'ai assez bien écouté.

MAD. DE SAINVAL.

Oui, mais peu réfléchi, car vous vou-
 liez habiter un séjour dangereux, où l'on
 éprouve des chagrins, où l'on méconnoit
 les vrais plaisirs.

SOPHIE.

Il est vrai qu'on y remplissoit bien mal
 ses devoirs. Sady affligeoit sa femme,
 Zara négligeoit sa fille, & Zéphyrine,
 comme elle trahissoit les devoirs de l'ami-
 tié ! Elle est si fausse, si perfide . . . j'es-
 père que personne ne lui ressemble.

PAULINE.

Comment, est-ce qu'il y a une perfidie
 dans ce conte ?

LADY LOUISE.

Madame de Sainval a raison, vous n'a-
 vez écouté qu'à demi.

MAD.

MAD. DE SAINVAL, *lui donnant le
manuscrit.*

Pour vous en convaincre, jetez les
yeux sur ce passage.

PAULINE.

... *La perfidie d'une amie, & l'infidélité
d'un époux* Oui, je n'ai pas fait at-
tention à cela : c'est que j'avois encore
dans l'esprit des statues qui s'animent, &
des colonnes de crystal, & toutes ces
lampes colorées ; je me croyois à l'opéra.

MAD. DE SAINVAL.

Relisez ce conte, mon enfant ; vous en
pouvez tirer une utile leçon, à laquelle je
ne songeois pas en l'écrivant. Quand
vous connoîtrez mieux le palais de Mon-
daine, il vous paroîtra plus redoutable
encore qu'il n'est enchanteur ; & vous ne
souhaiterez plus d'y passer la moitié de
votre vie. Concluez de là qu'on est sujet
à se tromper dans ses jugemens, quand on
n'envisage qu'un seul côté de l'objet, au
lieu d'en examiner toutes les faces.

PAULINE.

Je sens déjà que j'ai tort.

LADY LOUISE.

Et vous ne voulez plus séjourner dans
un

un palais où vous n'eussiez jamais rencontré votre maman.

PAULINE.

Heureusement elle est indulgente comme la Fée Sapia, car j'ai encore un aveu à lui faire.

MAD. DE SAINVAL.

De quoi s'agit-il ?

PAULINE.

O ! seulement d'un défaut de mémoire. Je n'ai pas bien compris le sujet des tableaux qu'on voyoit chez Sapia. Cependant j'ai une idée confuse de cette mère, qui offre un modèle aux autres mères ; je me souviens aussi d'une vertueuse Spartiate, qui suivoit tour à tour son père & son mari quand ils étoient malheureux, mais j'ai oublié son nom.

LADY LOUISE.

Je ne m'en souviens pas non plus.

MAD. DE SAINVAL.

Elle s'appelloit *Chélonis*. Demain je vous en parlerai avec plus de détail ; & je voudrois que chacune de vous racontât un trait d'histoire qui fit honneur à notre sexe.

SEPTIEME

SEPTIEME DIVISION.

QUESTIONS.

77.

Quel est, suivant un ancien, l'animal le plus dangereux ?

78.

Comment, selon le même philosophe, peut-on se venger de son ennemi ?

79.

Combien d'années renferme la quatrième période de l'histoire du Vieux Testament ?

80.

Il est une maîtresse impérieuse & redoutable, qui défigure & tourmente les esclaves ; — comment la nomme-t-on ?

81.

Rivau étoit précepteur de Louis XIII. un jour, durant la leçon, un chien favori occupoit toute l'attention du petit prince ; le précepteur impatient renvoya l'animal d'un coup de pied : l'auguste élève s'en irrita au point d'oser porter la main sur son maître. Quelle en fut la suite ?

8

82. Pour-

R É P O N S E S.

K—3.

Elle s'étend depuis la sortie d'Egypte jusqu'au temple de Jérusalem, bâti par Salomon, & contient 480 ans.

M—3.

Le précepteur demanda sa retraite, & le chien resta.

I—3.

En devenant plus vertueux.

L—3.

La colère.

H—3.

“ Parmi les animaux sauvages, le carnivore : parmi les domestiques, le flatteur.”

• Q—3. Oui,

QUESTIONS.

82.

Pourquoi faut-il s'interdire toute action dans le moment de la colère ?

83.

Quel est le meilleur moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous ?

84.

Quel est, selon l'Abbé de St. Pierre, la devise de l'homme de bien ?

* 85.

Selon avoit-il attaché le déshonneur aux vices ?

* 86. Com-

R É P O N S E S.

* Q—3.

Oui, car ses loix prononcent, “ Qu’un
 “ citoyen devenu fameux par la déprava-
 “ tion de ses mœurs, de quelque état
 “ qu’il soit, quelque talent qu’il possède,
 “ sera exclu des sacerdoces, des magistra-
 “ tures, du sénat, de l’assemblée générale :
 “ il ne pourra ni parler en public, ni se
 “ charger d’une ambassade ; &, s’il ex-
 “ erce quelque une de ces fonctions, il sera
 “ poursuivi criminellement, & subira les
 “ peines rigoureuses prescrites par la loi.”

N—3.

Parcequ’il est imprudent de s’embar-
 quer durant la tempête.

P—3.

Donner & pardonner.

O—3.

C’est d’en faire.

H

* T—3. C’est

QUESTIONS.

* 86.

Comment, d'après les loix de Solon, la lâcheté devoit-elle être punie ?

* 87.

Citez encore quelques réglemens de Solon relatifs aux mœurs.

* 88.

Qu'est-ce qu'un archonte ?

* 89.

A quoi étoit condamné l'archonte qui, après avoir perdu la raison dans les plaisirs de la table, osoit paroître en public avec les marques de sa dignité ?

* 90. Quelle

R É P O N S E S.

* T—3.

C'est le nom qu'on donnoit aux principaux magistrats des républiques Grecoques.

* R—3.

Non seulement par le mépris général, mais par une accusation publique, qui devoit apprendre au citoyen à redouter encore plus la honte infligée par la loi, que le fer de l'ennemi.

* U—3.

A la mort, suivant la loi de Solon.

* S—3.

Il interdit aux hommes toute espèce de recherches & de délicatesse; il voulut que les femmes, qui ont tant d'influence sur les mœurs, se continssent dans les bornes de la modestie; qu'un fils fut obligé de nourrir dans leur vieillesse ceux dont il avoit reçu le jour: mais il dispensa de cette obligation à l'égard de leur père, les enfans nés d'une courtisane. Solon avoit pour maxime, que la justice doit s'exercer avec lenteur sur les fautes des particuliers, mais à l'instant même sur celles des gens en place.

H 2

* Z—3. Oui.

QUESTIONS.

* 90.

Quelle fut la réponse de Solon à ceux qui demandoient s'il avoit donné aux Athéniens les meilleures de toutes les loix ?

* 91.

Quels étoient les objets du culte parmi les Athéniens ?

* 92.

Y avoit-il une différence essentielle dans les hommages qu'on rendoit aux uns & aux autres ?

* 93. Com-

R É P O N S E S.

* z—3.

Oui. Les Grecs se prosternoient devant la divinité pour reconnoître leur dépendance, implorer sa protection, ou la remercier de ses bienfaits. Ils consacroient des temples, des autels, des bois, & célébroient des fêtes & des jeux en l'honneur des héros, pour éterniser leur gloire, & rappeler leurs exemples.

* x—3.

“ Je leur ai donné,” dit-il, “ les meilleures qu’ils pouvoient supporter.”—C’étoit peindre d’un seul trait le caractère indisciplinable des Athéniens, & la contrainte où il s’étoit trouvé.

* y—3.

Les dieux & les héros du pays.

QUESTION.

* 93.

Comment Anacharsis décrit-il les fêtes religieuses des Athéniens ?

94.

Quelle étoit la prière d'un ancien philosophe ?

R É P O N S E S.

B—4.

“ O vous, qui êtes le Roi du Ciel,
 “ accordez-nous ce qui nous est utile,
 “ soit que nous le demandions, soit que
 “ nous ne le demandions pas ! Refusez
 “ nous ce qui nous feroit nuisible, quand
 “ même nous le demanderions !”

* A—4.

“ J'étois souvent frappé de la beauté
 “ des cérémonies. Le spectacle en est
 “ imposant. La place qui précède le
 “ temple, les portiques qui l'entourent,
 “ sont remplis de monde. Les prêtres
 “ s'avancent sous le vestibule près de
 “ l'autel. Après que l'officiant a dit
 “ d'une voix sonore, ‘ Faisons les liba-
 “ tions *, & prions !’ un des ministres
 “ subalternes, pour exiger de la part des
 “ assistans l'aveu de leurs dispositions
 “ saintes, demande, ‘ Qui sont ceux qui

* Cette partie de la cérémonie consistoit à répandre du vin, ou quelque autre liqueur.

R É P O N S E.

“ composent cette assemblée ? ” ‘ Des
 “ gens honnêtes, ’ répondent-ils de con-
 “ cert. ‘ Faisons donc silence, ’ ajoutez-
 “ t-il. Alors on récite les prières affor-
 “ ties à la circonstance. Bientôt des
 “ chœurs de jeunes gens chantent des
 “ hymnes sacrés. Leurs voix sont si
 “ touchantes, & tellement secondées par
 “ le talent du poëte, attentif à choisir des
 “ sujets propres à émouvoir, que la plu-
 “ part des assistans fondent en larmes.
 “ Mais, pour l’ordinaire, les chants re-
 “ ligieux sont brillans, & plus capables
 “ d’inspirer la joie que la tristesse, &c.”

Correspondance des Chiffres & des Lettres.

77.	—	H—3.	86.	—	R—3.
78.	—	I—3.	87.	—	S—3.
79.	—	K—3.	88.	—	T—3.
80.	—	L—3.	89.	—	U—3.
81.	—	M—3.	90.	—	X—3.
82.	—	N—3.	91.	—	Y—3.
83.	—	O—3.	92.	—	Z—3.
84.	—	P—3.	93.	—	A—4.
85.	—	Q—3.	94.	—	B—4.

HUITIEME

QUESTIONS

Le fond de la mer demeure inerte
 stable, malgré les tempêtes qui agitent
 l'écume, à qui l'on applique une

HUITIEME DIVISION.

QUESTIONS.

95.

Le fond de la mer demeure inébranlable, malgré les tempêtes qui agitent sa surface;—à qui peut-on appliquer cette image?

96.

En quoi diffèrent l'homme prudent, l'homme hardi, & le héros?

97.

Quel est le souverain,

*Qui rendit de son joug l'univers amoureux,
Qu'on n'alla jamais voir sans revenir beureux,
Qui soupiroit le soir si sa main fortunée
N'avoit par ses bienfaits signalé la journée?*

98.

A quel prince a-t-on dit,

Titus perdit un jour, & vous n'en perdez point.

99.

A quoi se réduit la plus brillante victoire, au jugement d'un sage Chinois?

100.

Quel est le souverain de notre siècle qui, par ses exploits & ses écrits, ressemble le plus à César?

R É P O N S E S.

G—4.

“ Ce n'est que la lueur d'un incendie.”

C—4.

C'est l'emblème du Chrétien dans l'adversité : il souffre, mais il espère ; il pleure, mais il est consolé.

F—4.

Voltaire l'a dit au roi de Prusse.

E—4.

L'empereur Titus.

H—4.

FREDERIC SECOND, roi de Prusse.

D—4.

Le premier ne voit que les difficultés, le second ne voit que les avantages d'une grande entreprise ; le héros les envisage à la fois, diminue les unes, & remporte les autres.

H 6

K—4. At-

QUESTIONS.

101.

À quoi ce prince a-t-il comparé les souverains qui, après avoir fait la guerre, tâchent d'en réparer les maux dans leurs états ?

104.

Quelle étoit la fonction de deux graves personnages qui entouroient sans cesse les anciens rois de la Chine ?

103.

Quel fut un des plus célèbres contemporains de Solon ?

104.

“ Qu’y a-t-il,” selon Thalès, “ de plus facile.”

105.

“ De plus difficile ?”

106.

“ Que faut-il pour mener une vie irréprochable ?”

* 107. Quel

R É P O N S E S.

K—4.

Attentifs à tout ce qui se rapportoit au souverain, l'un recueilloit les actions, l'autre les paroles qui lui échappoient. C'étoit deux historiens particuliers, dont le premier s'appelloit l'Historien de la Gauche, & écrivoit les faits, tandis que l'Historien de la Droite écrivoit les discours.

N—4.

“ De se connoître.”

L—4.

Thalès. Tous deux sont mis au rang des sept sages de la Grèce.

I—4.

A la lance d'Achille, qui blesse & guérit.

O—4.

“ Ne pas faire ce qu'on blâme dans les autres.”

M—4.

“ De donner des avis.”

* Q—4. Aux

QUESTIONS.

* 107.

Quel fut le citoyen d'Athènes qui s'empara de l'autorité suprême durant la vie de Solon ?

* 108.

Citez quelques uns des traits qui caractérisent Pisistrate.

109. Que

R É P O N S E S.

* Q—4.

Aux champs, dans la place publique, dans ses jardins, ouverts à tout le monde, Pisistrate paroïssoit comme un père au milieu de ses enfans ; toujours prêt à écouter les plaintes des malheureux ; faisant des remises aux uns, des avances aux autres, des offres à tous. Des gens ivres insultèrent publiquement sa femme : le lendemain ils vinrent, fondant en larmes, solliciter un pardon, qu'ils n'osoient espérer. “ Vous vous trompez,” leur dit Pisistrate, “ ma femme ne sortit point hier “ de toute la journée.”

* P—4.

Ce fût Pisistrate, qui réunissoit les qualités les plus propres à captiver les cœurs : jamais homme ne fut mieux faire valoir les vertus qu'il possédoit en effet, & celles dont il n'avoit que les apparences. Dans une monarchie il eut été le modèle du meilleur des rois.

* S—4. Hippias

QUESTIONS.

109.

Que fit Pisistrate pour ramener quelques uns de ses amis, qui, résolus de se soustraire à son obéissance, s'étoient retirés dans une place forte ?

110.

Qu'arriva-t-il après la mort de Pisistrate ?

111.

Quel fut le sort des fils de Pisistrate ?

112. Com-

R É P O N S E S.

* s—4.

Hippias & Hipparque, ses fils, lui succédèrent.

T—4.

Deux jeunes Athéniens, Harmodius & Aristogiton, conjurèrent la perte des deux frères. Hipparque tomba sous leur coups, & trois ans après, Hippias fut forcé d'abdiquer la tyrannie. Les Athéniens n'eurent pas plutôt recouvré leur liberté, qu'ils rendirent les plus grands honneurs à la mémoire d'Harmodius & d'Aristogiton. On leur éleva des statues, il fut réglé que leurs noms seroient célébrés à perpétuité dans une de leurs fêtes publiques, & ne seroient, sous aucun pretexte, donnés à des esclaves.

R—4.

Il les suivit aussitôt avec des esclaves, qui portoient son bagage ; & comme ces conjurés lui demandèrent quel étoit son dessein : “ Il faut,” leur dit-il, “ que vous
“ me persuadiez de rester avec vous, ou
“ que je vous persuade de rester avec
“ moi !”

U—4. 420

QUESTION.

112.

Combien d'années renferme la cinquième période de l'Ancien Testament ?

R É P O N S E.

U—4.

420 ans, depuis l'érection du temple
de Jérusalem, jusqu'à sa destruction, & à
la captivité de Babylone.

Corre-

Correspondance des Chiffres & des Lettres.

95.	—	C—4.	104.	—	M—4.
96.	—	D—4.	105.	—	N—4.
97.	—	E—4.	106.	—	O—4.
98.	—	F—4.	107.	—	P—4.
99.	—	G—4.	108.	—	Q—4.
100.	—	H—4.	109.	—	R—4.
101.	—	I—4.	110.	—	S—4.
102.	—	K—4.	111.	—	T—4.
103.	—	L—4.	112.	—	U—4.

NEUVIEME DIVISION.

QUESTIONS.

113.

Combien d'années renferme la sixième période de l'histoire de l'Ancien Testament ?

* 114.

Par où commencent les guerres ?

* 115.

Par où finissent-elles ?

NEUVIÈME DIVISION

116. Quel

R É P O N S E S.

* Z—4.

“ Par le malheur des peuples.” —
C'est la réflexion d'Anacharsis lors qu'il se dispose à décrire le *siècle de la gloire*, ou les guerres que les Grecs eurent à soutenir contre les rois de Perse. C'est avec peine qu'il se détermine à parler de combats ; “ mais l'exemple d'une nation qui “ préfère la mort à la servitude est trop “ grand & trop instructif pour être passé “ sous silence.”

X—4.

Elle s'étend depuis la captivité de Babylone jusqu'à la naissance de Jésus Christ, & comprend 584 ans.

* Y—4.

“ Par l'ambition des princes *.”

* Il y a eu des guerres entre les républiques ; ainsi l'ambition des princes n'est pas la seule cause qui les allume.

B—5. Des

QUESTIONS.

* 116.

Quel prince avoit élevé la puissance des Perfes sur les débris des empires de Babylone & de Lydie ?

* 117.

Qu'arriva-t-il après la mort de Cambyse ?

118.

Quelle différence y a-t-il entre le gouvernement *monarchique* & le *despotique* ?

119. Quels

R É P O N S E S.

B—5. *

Des seigneurs Persans, au nombre de sept, ayant fait tomber sous leurs coups un mage qui avoit usurpé le trône, confièrent au sort le choix d'un nouveau souverain. DARIUS, fils d'Hystaspe, parvint, par ses artifices, à se rendre le sort favorable ; il se vit paisible possesseur du plus puissant empire du monde, & prit, à l'exemple des anciens monarques d'Assyrie, le titre de Grand Roi, & celui de Roi des Rois.

A—5. *

CYRUS : il avoit reçu l'hommage de l'Arabie, de l'Egypte, & des peuples les plus éloignés ; & CAMBYSE, son fils, celui de la Cyrénaïque, & de plusieurs nations de l'Afrique.

C—5.

Dans une monarchie le prince gouverne par des loix déjà établies ; dans un état despotique la volonté du souverain peut tenir lieu de loi.

I

E—5. Cet

QUESTIONS.

119.

Quels sont les plus à plaindre, les tyrans ou leurs sujets ?

120.

Quels biens manquent d'ordinaire au despote, environné d'esclaves & de tout l'appareil des grandeurs ?

121.

Quelle devise pourroit convenir à un courtisan, que la ruse & la flatterie ont conduit aux honneurs ?

122. Quelle

R É P O N S E S.

E—5.

Cet être, adoré comme un dieu, n'a pas les plaisirs d'un homme, il ne connoît ni la verité, ni l'amitié.

F—5.

Il s'élève en rampant.

D—5.

Les fujets d'un tyran ne redoutent qu'un seul homme, le tyran redoute tous ses fujets.

I 2

H—5. C'est

QUESTIONS.

122.

Quelle est souvent l'unique ressource
du foible quand il est opprimé ?

123.

De tous les liens qui peuvent enchaîner
l'esclave, quel est le plus fort ?

R É P O N S E S.

H—5.

C'est celui des bienfaits.—On en trouve un exemple dans l'anecdote suivante, p. 175.

G—5.

D'opposer l'adresse à la force.

Nouchirevan, roi de Perse, avoit condamné à la mort un de ses pages pour avoir répandu sur lui, par mégarde, de la fausse en le servant à table : le page ne voyant aucune espérance de pardon, versa le plat tout entier sur ce maître implacable. Nouchirevan, plus étonné encore qu'indigné, voulut savoir la raison d'une pareille témérité : " Prince," lui dit le page, " j'ai voulu que ma mort ne fit
 " aucun tort à votre renommée ; vous
 " passez pour le plus juste des monar-
 " ques, mais vous perdriez ce titre si la
 " postérité savoit que vous avez con-
 " damné un de vos sujets pour une faute
 " si légère." Nouchirevan, revenu à lui-même, eut honte de sa colère, & lui fit grace.

Correspondance des Chiffres & des Lettres.

113.	—	X—4.	119.	—	D—5.
114.	—	Y—4.	120.	—	E—5.
115.	—	Z—4.	121.	—	F—5.
116.	—	A—5.	122.	—	G—5.
117.	—	B—5.	123.	—	H—5.
118.	—	C—5.			

WALTER

WALTER MIFFLIN & JAQUES.

ANECDOTE AMÉRICAINE.

MONSIEUR Walter Mifflin, par son humanité, sa candeur, son affabilité, & ses connoissances, est un de ces hommes respectables qui honorent leur patrie & leur siècle. Il est membre de la société des Amis, qui est le nom que les Quakers ont pris. Depuis longtems plusieurs amis avoient proposé d'émanciper leurs négres : déjà même un membre de cette société avoit donné la liberté à tous les siens, & par son testament leur avoit légué une subsistance décente. Walter Mifflin ne tarda pas à suivre un exemple si conforme à ses sentimens. Il avoit reçu de son père trente-sept négres, tant vieux que jeunes. Le jour qu'il

avoit fixé pour leur émancipation étant venu, il les appella dans sa chambre les uns après les autres ; & voici l'entretien qu'il eut avec l'un d'eux.

“ —Eh bien, mon ami Jaques, quel
 “ âge as-tu ?”— Mon maître, j'ai vingt-
 “ neuf ans.—“ Tu aurois dû, comme
 “ nos frères blancs, être libre à vingt-
 “ un ans. La religion & l'humanité
 “ m'enjoignent de te donner aujourd'hui
 “ la liberté ; & la justice m'ordonne de
 “ te payer huit ans & demi de travail, qui,
 “ à £. 21. 5 s. par an, y compris ta nour-
 “ riture & ton habillement, fait la somme
 “ de £. 95. 12 s. 6 d. que je te dois.
 “ Mais comme tu es jeune & vigoureux,
 “ & qu'il faut que tu travailles pour te
 “ maintenir, mon intention est de te don-
 “ ner une obligation pour cette somme,
 “ portant à l'ordinaire cinq pour cent
 “ d'intérêt. Voilà le commencement de
 “ ta fortune ; tu n'as plus d'autre maître
 “ que Dieu & les loix. Vas dans l'autre
 “ chambre trouver ma femme Phébé,
 “ ton ancienne maîtresse, & mon neveu
 “ Robert ; ils sont occupés à écrire ta
 “ manu-

“ manumission *. — Puiffe Dieu te bénir,
 “ Jacques ! foit fage & laborieux ; dans
 “ tous tes malheurs & détrefles tu trouve-
 “ ras un ami dans ton ancien maître
 “ Walter Mifflin.”

Jacques, furpris d'une fcène fi nouvelle, fi touchante, fi inattendue, fondit en larmes comme fi on lui eût dénoncé le plus grand des malheurs. L'effet foudain de l'étonnement, de la reconnoiffance, & de plufieurs autres fentimens, lui gonflèrent le cœur, & produifirent même des mouvemens convulfifs. Il pleura amèrement, & à peine pût-il s'exprimer : “ Ah !
 “ mon maître, que ferai-je de ma liberté ? je fuis né fous votre toit ; j'y ai
 “ toujours jouï de tout ce dont j'avois
 “ befoin ; dans les champs nous travail-
 “ lions enfemble, & je puis dire que je
 “ travaillois autant pour moi que pour
 “ vous, puifque j'étois nourri des
 “ mêmes viandes, & vêtu des mêmes
 “ habits ; nous n'allions jamais à l'églife
 “ à pied ; nous avions le Samedi pour

* Ce mot défigne l'acte par lequel on affranchit les efclaves.

“ nous nous ne manquions de rien.
 “ Quand nous étions malades, notre bonne
 “ & tendre maîtresse venoit à côté de no-
 “ tre lit, nous disant toujours quelque chose
 “ de consolant Ah ! mon cher maî-
 “ tre, quand je serai libre où irai-je ? que
 “ ferai-je ? Et quand je serai malade ! . . .”
 “ Tu feras comme les blancs, tu iras te
 “ louer à ceux qui te donneront les plus
 “ hauts gages. Dans quelques années
 “ tu acheteras de la terre, tu épouseras
 “ alors une négresse sage & industrieuse
 “ comme toi ; tu élèveras tes enfans,
 “ comme je t’ai élevé, dans la crainte de
 “ Dieu, & l’amour du travail. Après
 “ avoir vécu libre & tranquille, tu mour-
 “ ras en paix. Il faut absolument que
 “ tu reçoives ta liberté, Jacques ; il y a
 “ longtems que j’aurois dû te la donner.
 “ Plût à Dieu, le père de tous les hom-
 “ mes, que les blancs n’eussent jamais
 “ pensé à faire le commerce de tes frères
 “ d’Afrique ! Puisse-t-il inspirer à tous
 “ les Américains le desir de suivre notre
 “ exemple ! Nous, qui regardons la li-
 “ berté comme le premier de tous les

*

“ biens

“ biens, pourquoi la refuserions-nous à
 “ ceux qui vivent avec nous ? ”

“ Ah ! mon maître, que vous êtes
 “ bon ! c’est à cause de cela que je ne
 “ vous quitterai point. Je n’ai jamais
 “ été esclave ; vous ne m’avez jamais
 “ parlé que comme vous parlez aux
 “ hommes blancs ; je n’ai jamais man-
 “ qué de rien, ni en santé ni en maladie ;
 “ je n’ai jamais plus travaillé que ne le
 “ font vos voisins, qui travaillent pour
 “ eux-mêmes ; j’ai été plus riche que
 “ plusieurs blancs, auxquels j’ai prêté de
 “ l’argent ; & ma bonne & chère maî-
 “ tresse, qui ne nous commande jamais,
 “ mais qui nous fait faire tout ce qu’elle
 “ veut, en nous disant seulement, *Jac-*
 “ *ques, je voudrais que tu fisses telle chose,*
 “ comment pourrois-je la quitter ? Don-
 “ nez-moi, par exemple, ce que vous
 “ voudrez sous le nom d’homme libre
 “ ou d’esclave, peu m’importe : puis-
 “ que je ne puis qu’être heureux avec
 “ vous, je ne vous quitterai jamais. ” —
 “ Eh bien, Jacques, je consens à ce
 “ que tu desires. Après que ta manu-

“ mission aura subi les formes nécessaires,
 “ je te louerai à l’année ; mais prends au-
 “ moins une semaine de congé : ceci est
 “ une grande époque de ta vie ; célèbre-
 “ la par la joie, par le repos, par ce que
 “ tu voudras.” — “ Non, mon maître,
 “ nous sommes en semailles, je prendrai
 “ mes congés dans un autre tems ; qu’au-
 “ jourd’hui seulement soit un jour de fête
 “ dans la famille noire. Puisque vous
 “ le voulez, j’accepte donc ma liberté ;
 “ & que ma première action, comme
 “ homme libre, soit de vous prendre par
 “ la main, mon maître, & de vous la
 “ ferrer dans les miennes, en l’appro-
 “ chant, en la plaçant sur mon sein, où
 “ l’attachement & la reconnoissance de
 “ Jacques ne finiront que quand il finira
 “ de palpiter ; que la seconde, soit de
 “ vous assurer, qu’aucun travailleur du
 “ comté de Kent ne sera jamais plus di-
 “ ligent que celui qu’on appellera désor-
 “ mais le fidèle Jacques.”

DIXIEME DIVISION.

QUESTIONS.

124.

Quels sont les nobles privilèges, qui élèvent l'homme au-dessus de tous les êtres créés du monde qu'il habite ?

125.

Quels sont les avantages particuliers aux princes, ou qu'eux seuls peuvent réunir ?

126.

Quel des avantages qui leur sont particuliers les princes, devroient-ils estimer le plus ?

127. Cherchez

R E P O N S E S.

L—5.

Le pouvoir d'influer sur le bonheur & les vertus des hommes qu'ils gouvernent.

I—5.

D'être doué de sentiment, d'intelligence, & de raison; capable de vertu, destiné à connoître Dieu, & à l'aimer éternellement.

K—5.

Une naissance illustre; un pouvoir plus étendu de faire du bien; un rang élevé, qui donnant plus d'éclat à leurs vertus, leur donne aussi plus d'influence; joignez y la facilité d'acquérir beaucoup de talens & de lumières, de réunir autour d'eux des gens habiles & distingués, de jouir des meilleures & des plus belles productions de la nature, & des chefs-d'œuvre de l'art.

* N—5. Oui,

QUESTIONS.

127.

Cherchez une belle leçon que l'héritier
d'un trône donnoit à ses enfans.

* 128.

Darius avoit-il des qualités estima-
bles ?

* 129. Quelle

R É P O N S E S.

* N—5.

Oui, car il fut respecter les loix, discerner le mérite, recevoir des conseils, & se faire des amis. Zopyre, fils de Mégabyse, fut celui qu'il aima le plus tendrement. Un jour quelqu'un osa proposer cette question à Darius, qui tenoit une grenade dans sa main : " Quel est le bien " que vous voudriez multiplier autant de " fois que ce fruit contient de grains ?"—Zopyre, répondit le roi sans hésiter.

M—5.

Le Dauphin, fils de Louis XV & père de Louis XVI, fit apporter en présence des princes ses fils les registres de la paroisse sur laquelle ils avoient été baptisés. " Vous voyez," leur dit-il, " votre nom " précédé & suivi d'une foule de noms " obscurs : comme homme vous vous " trouvez ici confondus avec une foule " d'autres hommes ; vous l'êtes également comme Chrétiens ; c'est qu'en " effet sous ces deux rapports qui forment " en vous ce qu'il y a de plus grand, tous " les hommes sont vos égaux."

* O—5. De-

QUESTION.

* 129.

Quelle est la plus étrange marque de dévouement qu'un favori ait jamais donné à son maître ?

* 130. Quelli

R É P O N S E.

* 0—5.

Depuis dix-neuf mois Darius assiégeoit Babylone, qui s'étoit révoltée : il étoit sur le point de renoncer à son entreprise, lorsque Zopyre parut en sa présence sans nez, sans oreilles, toutes les parties du corps mutilées, & couvertes de blessures. " Et quelle main barbare vous a réduit " en cet état ? " s'écrie le roi en courant à lui. " C'est vous même, " répondit Zopyre ; " je vais à Babylone, où l'on " connoit assez mon nom, & le rang que " je tiens dans votre cour : je vous ac- " cuserai d'avoir puni par la plus indigne " des cruautés, le conseil que je vous " avois donné de vous retirer. On me " confiera un corps de troupes, vous en " exposerez quelques unes des vôtres, & " vous me faciliterez des succès, qui m'at- " tireront de plus en plus la confiance de " l'ennemi ; je parviendrai à me rendre " maître des troupes, & Babylone est à " vous."

* R—5. Ce

QUESTIONS.

* 130.

Quelle fut la suite du projet de Zopyre ?

* 131.

Les rois de Perse jouissoient-ils d'une autorité absolue ?

* 132.

Ajoutez quelques traits au caractère de Darius.

* 133. Q

blin
qué
ado
cou
& d
pres
mên
flatte
lui p
voit

Ou
peupl
divini
fite,
avoit
des lo
cré, &

Il r
ffles &
suvén
pour
fi ba

R É P O N S E S.

* R—5.

Ce prince illustra son règne par des établissemens utiles, & le ternit par des conquêtes. Né avec des talens militaires, adoré de ses troupes, bouillonnant de courage dans une action, mais tranquille & de sang-froid dans le danger, il soumit presque autant de nations que Cyrus lui-même. Ses forces, ses victoires, & cette flatterie qui serpente autour des trônes, lui persuadèrent qu'un mot de sa part devoit forcer l'hommage des nations.

* Q—5.

Oui, & ils étoient vénérés par leurs peuples comme les images vivantes de la divinité ; leur naissance étoit un jour de fête, & à leur mort, pour annoncer qu'on avoit perdu le principe de la lumière & des loix, on avoit soin d'éteindre le feu sacré, & de fermer les tribunaux de justice.

* P—5.

Il réussit, & son ami l'accabla de caresses & de bienfaits ; mais Darius disoit souvent, “ J'eusse donné cent Babylones pour épargner à Zopyre un traitement si barbare.”

* U—, Darius,

QUESTIONS.

* 133.

Qui lui suggéra l'idée de conquérir la Grèce ?

* 134.

Qui avoit inspiré ce desir à la reine ?

* 135.

Quel fut le succès de l'entreprise de Démocède ?

* 136. Que

R É P O N S E S.

* U—5.

Darius, pressé par les instances de sa femme, fit partir Démocède avec cinq Persans, chargés de lui rendre compte des lieux dont il méditoit la conquête.

* T—5.

Un médecin Grec, nommé Démocède, qui l'avoit guérie d'une maladie dangereuse. Ne pouvant se procurer la liberté par d'autres voies, Démocède forma le projet d'une invasion dans la Grèce; il le fit goûter à la reine, & se flatta d'obtenir une commission, qui lui faciliteroit le moyen de revoir Crotone, sa patrie.

* S—I.

La Reine Atossa, qui desiroit d'attacher à son service des femmes de Lacédémone, d'Argos, de Corinthe, & d'Athènes.

* X—5. Il

QUESTION.

* 136.

Que fit Démocède lorsqu'il fut sorti
des états de Darius ?

R' E P O N S E.

* x—5.

Il s'enfuit en Italie. Les Persans qu'il devoit conduire essuyèrent bien des infortunes ; & lors qu'ils furent de retour à Suze, la reine s'étoit refroidie sur le desir d'avoir des esclaves Grecques à son service, & Darius s'occupoit à soumettre les Scythes.

Correspondance des Chiffres & des Lettres.

124.	—	I—5.	131.	—	Q—5.
125.	—	K—5.	132.	—	R—5.
126.	—	L—5.	133.	—	S—5.
127.	—	M—5.	134.	—	T—5.
128.	—	N—5.	135.	—	U—5.
129.	—	O—5.	136.	—	X—5.
130.	—	P—5.			

VIII. DIALOGUE.

*Madame de Sainval, Lady Louise, Sophie,
Pauline.*

LADY LOUISE.

QUEL étrange homme que ce Démon-
cède, qui pour avoir le plaisir de
revoir la Grece, lui attiroit les plus grands
maux ! — Comment pouvoit-il en même
tems aimer & trahir sa patrie ?

MAD. DE SAINVAL.

Il avoit pour elle l'amour d'un homme
personnel, qui s'attache aux divers objets
dont il peut retirer quelque avantage,
mais sans s'occuper du bonheur de ceux
qui lui en procurent.

SOPHIE.

Et la reine Atossa me paroît aussi bien
singuliere, ou plutôt très-inhumaine.

LADY LOUISE.

Sans doute. Allumer une guerre, pour avoir quelques esclaves de plus ! c'est impardonnable.

PAULINE.

Maman, a-t-on jamais pu faire la guerre pour une raison pareille ?

MAD. DE SAINVAL.

Hélas ! des prétextes aussi frivoles, & des motifs plus condamnables ont fait naître & prolonger les guerres les plus funestes.

LADY LOUISE.

Au moins est-il sûr que ce n'est pas dans la vie d'Atossa qu'il faut chercher des traits à l'honneur des femmes.

PAULINE.

Maman, j'ai relu dans le livre que vous m'avez donné & puis j'ai mis par écrit l'histoire de Chélonis.

MAD. DE SAINVAL.

Fort bien, commençons par là.

[*Elle lit.*]

CHE'LONIS.

C H É L O N I S.

LYCURGUE avoit formé le projet de bannir le luxe & l'avarice de Lacédémone, il fit partager les biens en portions égales, & abolit les arts inutiles. Ses loix subsistèrent long tems; mais quelques siècles après sa mort tout retomba dans le désordre & la confusion. Agis II. monta sur le trône, & eut pour collègue Léonidas, vers l'an 248 avant Jésus Christ. Il voulut réformer les mœurs corrompues de ses sujets, & rétablir les loix de Lycurgue; mais Léonidas empêcha que les intentions d'Agis fussent suivies. Un des Ephores qui avoit adopté le projet de la réforme, conçut une haine implacable contre Léonidas, & fit prononcer un arrêt, qui le déclaroit déchu de la royauté, & établissoit à sa place son gendre Cléombrotus.

Léonidas, craignant pour sa vie, se retira dans le temple de Junon. Chélonis, sa fille, qui étoit aussi femme de Cléombrotus, fut indignée de l'ambition de son mari, qui arrachoit le diadème de dessus

la tête de son père pour le mettre sur la sienne. Elle suivit Léonidas dans son asyle, & lui fournit tous les secours dont il avoit besoin. Souvent elle alloit trouver les Ephores & le roi Agis, pour les engager à révoquer l'arrêt prononcé contre son père : mais voyant ses prières inutiles, elle détermina Léonidas à profiter de l'obscurité de la nuit pour sortir de Lacédémone, & se retirer à Tegée, où il pourroit attendre en sûreté que la fortune lui devint plus favorable.

Cette vertueuse princesse resta à Lacédémone ; par son air, son maintien, & sa conduite, elle annonçoit aux citoyens sa profonde douleur. Ne voulant pas vivre avec le persécuteur de son père, elle se retira dans une maison particuliere, se couvrit d'un habit de deuil, & s'interdit toute espèce de société.

Une nouvelle révolution remplaça Léonidas sur le trône, & obligea Cléombrotus & son collègue de se réfugier dans des asyles. Léonidas, plus irrité contre son gendre que contre Agis, courut au temple de Neptune avec une troupe de soldats,

dat, & trouvant Cléombrotus assis-près du lieu le plus sacré du temple, il l'accabla de reproches.

Chélonis, instruite de ce qui se passe, prend ses deux enfans dans ses bras, sort de sa retraite, court au temple de Neptune, les cheveux épars ; s'assit auprès de son mari, place ses enfans à ses côtés, soupire, & dit . . . “ Les traces que la
 “ douleur a imprimées sur le visage de
 “ Chélonis, l'habit de deuil qu'elle porte,
 “ ne font point l'effet du malheur dans
 “ lequel Cléombrotus se trouve aujourd'hui, ce sont les marques certaines des
 “ larmes que m'ont fait verser vos disgraces. Cruelle destinée ! Mon mari
 “ me forçoit de porter le deuil pour
 “ mon père ; aujourd'hui mon père me
 “ force de le porter pour mon mari !
 “ Croyez-vous, Léonidas, que votre fille
 “ vous voye tremper vos mains dans le
 “ sang de celui que vous lui avez vous-même choisi pour époux ? Non ; la
 “ mort lui sauvera cet horrible spectacle.
 “ Oseroit-elle se présenter devant les
 “ autres femmes ? De quelle honte ne

“ feroit-elle pas couverte, elle qui n’au-
 “ roit pu obtenir de son mari la grace
 “ de son père, ni de son père celle de son
 “ mari ! Léonidas, si vous n’êtes point
 “ sensible aux larmes d’une fille qui vous
 “ chérit ; si les soupirs de ses deux enfans,
 “ qui sont prosternés à vos pieds, ne vous
 “ touchent point, vous effacerez le crime
 “ de Cléombrotus à votre égard, en
 “ prouvant vous-même qu’on peut sa-
 “ crifier à la royauté, père, enfans, & gen-
 “ dre.” En achevant ces mots elle prit
 Cléombrotus entre ses bras, & dit : “ Il
 “ faut que le poignard que vous voulez
 “ lever sur lui passe au travers de mon
 “ corps avant d’arriver au sien.” Se jet-
 tant ensuite aux genoux de Léonidas, elle
 ajouta : “ Non, mon père, vous ne vou-
 “ drez pas que le même coup tue votre
 “ gendre & votre fille.”

Ce spectacle étoit si touchant qu’il ar-
 racha des larmes à tous les spectateurs.
 La colère de Léonidas contre Cléombro-
 tus céda à sa tendresse pour sa fille. Il la
 prit entre ses bras, mêla ses larmes aux

“ vertu-

“ vertu désarme mon courroux ; ton ma-
 “ ri ne périra pas ; ma tendresse pour toi
 “ en est le gage ; mais il faut qu’il sorte
 “ de Lacédémone, sa présence blesse mes
 “ regards : qu’il parte à l’instant ; & toi,
 “ ma chère Chélonis, reste avec ton père,
 “ qui seroit plus malheureux sur le trône,
 “ séparé de toi, qu’il ne l’étoit enfermé
 “ dans un asyle avec toi.” Chélonis
 avoit trop de grandeur d’ame pour aban-
 donner son mari dans le malheur. Elle
 se prosterne au pied de l’autel de Nep-
 tune, fait une courte prière, prend un de
 ses enfans dans ses bras, présente l’autre à
 son mari, en disant : “ Partons, Cléom-
 “ brotus, je vous ai abandonné pour un
 “ père malheureux ; aujourd’hui j’aban-
 “ donne mon père pour un époux infor-
 “ tuné.”

MAD. DE SAINVAL.

C’est très-bien, en vérité ; & Pauline
 n’a jamais rien écrit dont je fusse aussi
 contente.

PAULINE, *embarrassée.*

Maman

K 5

MAD.

MAD. DE SAINVAL.

De quoi est-il question ?

PAULINE.

C'est que je suis humiliée

MAD. DE SAINVAL.

Humiliée d'avoir bien écrit !

PAULINE.

Non, mais de recevoir des louanges
que je ne mérite pas tout-à-fait.

MAD. DE SAINVAL.

Expliquez-moi donc ce mystère.

PAULINE.

Maman, j'avois achevé mon extrait
hier au soir quand Lady Louise est entrée
par hasard dans ma chambre. Je la
priaï alors de vouloir bien y jeter les yeux :
elle eut la bonté de me dire qu'elle y
trouvoit beaucoup de fautes, mais avec
son secours j'en corrigeai plusieurs ; puis
elle consulta le livre, & m'en dicta de
très-longes passages. Ensuite j'ai tout re-
copié, & voilà pourquoi cela vous paroît
si bien.

MAD. DE SAINVAL.

Je fais gré à Lady Louise de son in-
tention, & à Pauline de son ayeu ; cepen-
dant

dant il auroit mieux valu peut-être que cet aveu eut précédé la lecture de l'extrait.

PAULINE.

Et c'est précisément cela qui me rendoit un peu confuse, car j'avois l'air de vouloir vous tromper.

MAD. DE SAINVAL.

Non, mon enfant, vous ne pouviez en avoir le projet ; d'ailleurs il n'eut pas réussi, & je me suis bientôt apperçue que vous n'aviez pu faire cet extrait sans le secours de quelqu'un.

PAULINE.

Ainsi l'éloge que vous lui donniez . . .

MAD. DE SAINVAL.

Etoit un peu ironique. Mais je connois la droiture de ma chère Pauline, & j'étois bien sûre qu'en lui donnant une louange non méritée, j'obtiendrois d'elle un aveu que j'aime bien mieux devoir à sa franchise qu'à son obéissance.

LADY LOUISE.

Madame, puisque les aveux réussissent auprès de vous, je dois vous confesser que je n'avois qu'une idée très-confuse de

cette Cornélie, dont on voyoit le portrait dans le palais de Sapia. Pour la mieux connoître je me suis adressée à Sophie, & j'ai trouvé dans le livre qu'elle m'a indiqué un trait du caractère de cette illustre Romaine.

MAD. DE SAINVAL.

Veillez le raconter.

LADY LOUISE.

Cornélie, fille de Scipion l'Africain, & femme du Consul Gracchus, dût sa célébrité à l'éducation qu'elle avoit donné à ses fils, & aux grandes qualités qui les distinguèrent. Un jour elle reçut la visite d'une dame étrangère très-riche & très-fastueuse, qui, après avoir étalé devant elle ses diamans, ses perles, & ses bijoux les plus précieux, pria Cornélie de lui montrer aussi les siens. La mère des Gracques fit tomber l'entretien sur un autre sujet, pour attendre le retour de ses fils, qui étoient allés aux écoles publiques. Quand ils en furent revenus elle les présente à la dame étrangère, en lui disant : *Voilà mes bijoux, & ma plus belle parure.*—

A présent, ma chère Sophie, je voudrois
x
bien

bien-favoir le trait d'histoire que vous avez choisi, car vous prétendiez tout à l'heure que votre héroïne surpassoit les nôtres en vertu.

SOPHIE.

Vous allez voir, Madame, qu'il y a deux héroïnes dans mon histoire. Permettez-vous, Maman, que je la raconte ?

MAD. DE SAINVAL.

Sans doute.

SOPHIE.

Le peuple de Syracuse s'étant revolté contre Trasibule, qui vouloit se faire roi de leur ville, força le palais qu'il occupoit, & mit à mort toute sa famille, à la réserve de sa fille *Harmonie*. Pour la dérober à la fureur des mutins, la nourrice de cette princesse leur présenta, au lieu d'elle, une fille de son âge & de sa taille. Cette fausse *Harmonie*, sans découvrir l'imposture, recevoit courageusement le coup de la mort, quand la véritable fille de Trasibule, touchée d'un dévouement si généreux, cria aux séditionnaires d'épargner cette jeune personne, se déclarant elle-même la princesse qu'ils vouloient immoler ; mais
il

il étoit trop tard : la généreuse fille étoit déjà morte ; & l'infortunée Harmonie n'eut que la consolation de descendre avec elle au tombeau.

LADY LOUISE.

Oui, vous avez raison, vos héroïnes sont encore plus vertueuses que les nôtres. N'est-il pas vrai, Madame ?

MAD. DE SAINVAL.

Avant de vous en dire mon opinion, je voudrois savoir si vous ne mettez aucune différence entre les deux héroïnes de Sophie ? C'est à vous, Pauline, que j'adresse d'abord cette question.

PAULINE.

Maman, vous ne faites pas comme Solon, car il régla que les premiers opinans dans l'assemblée du peuple auroient au moins cinquante ans, & je suis la plus jeune des trois.

MAD. DE SAINVAL.

Solon vouloit prévenir que l'avis des jeunes gens n'entraînât la multitude, composée de gens peu éclairés ; avois-je à craindre ici quelque chose de pareil ?

PAULINE.

PAULINE.

O non, sans doute.

LADY LOUISE.

Voyons si votre avis entraînera le nôtre.

PAULINE.

J'admire beaucoup les deux héroïnes de ma sœur, mais surtout la véritable *Harmonie*.

MAD. DE SAINVAL.

Et sur quoi fondez-vous cette préférence ?

PAULINE.

Mais songez donc, Maman, que c'est la fille d'un roi ; & il me semble qu'on doit aimer beaucoup la vie quand on est princesse.

MAD. DE SAINVAL.

Et vous, Sophie, adoptez-vous le sentiment de Pauline ?

SOPHIE.

Tout au contraire. La personne qui se devoit pour Harmonie me paroît la plus héroïque des deux, car elle n'étoit pas obligée de lui sacrifier sa vie ; mais on ne peut jamais se dispenser d'être juste & reconnoissant, ainsi la princesse devoit s'exposer

s'exposer à la mort pour sauver les jours
de sa généreuse amie.

LADY LOUISE.

L'une a donc rempli son devoir, &
l'autre a fait au delà. Il me semble,
Madame, que Sophie a très-bien pro-
noncé.

MAD. DE SAINVAL.

Je le pense comme vous, mais je crois
que vous vous trompiez l'une & l'autre
en décidant que la fille de Trasibule &
sa compagne étoient bien supérieures à
Chélonis & Cornélie.

LADY LOUISE.

Celles-ci n'ont pourtant rien fait d'aussi
remarquable que le dévouement réci-
proque des deux Syracusaines.

MAD. DE SAINVAL.

J'en conviens, & j'admire autant que
vous ce généreux dévouement, dont des
ames ordinaires n'eussent jamais été ca-
pables. Mais si l'on vous disoit à présent
que la fille de Léonidas & la mère des
Gracques ont été dans le cas d'exposer
leur vie pour sauver celle d'un père, d'un
époux, ou d'un fils, oseriez-vous décider
qu'elles

qu'elles n'ont pu se résoudre à un tel sacrifice ?

LADY LOUISE.

Je me garderois bien de hazarder un pareil jugement.

SOPHIE.

Il est vrai que cette action si remarquable des deux amies tient aux circonstances, puisqu'elle n'auroit pu avoir lieu si Trasibule eut régné paisiblement dans Syracuse. Ainsi nous avons tort de croire que mes deux héroïnes surpassoient les autres en vertus : Chélonis & Cornélie, placées dans les mêmes circonstances, eussent été peut-être aussi généreuses.

MAD. DE SAINVAL.

Observez d'ailleurs que nous ne connoissons de vos deux héroïnes qu'une seule action.

LADY LOUISE.

Mais, Madame, cette action est si belle
....

MAD. DE SAINVAL.

Qu'elle suffit pour les immortaliser ;
rien n'est plus vrai : cependant une seule
action,

action, quelque noble qu'elle puisse être, ne prouve pas que celui qui l'a faite soit habituellement vertueux.

SOPHIE.

Je ne savois pas cela, & je suis fâchée de l'apprendre.

MAD. DE SAINVAL.

Songez pour votre consolation, ma chère Sophie, qu'on peut devenir solidement vertueux sans avoir jamais eu l'occasion ni le desir d'acquérir de la célébrité. " Il est des femmes," observe un auteur moderne, " qui sont parvenues au plus haut degré d'illustration par l'obscurité même de leurs vertus." Demain je vous lirai le portrait d'une jeune personne peu connue jusqu'à sa mort, & qui seroit demeurée dans l'oubli, si les larmes de son père n'avoient consacré la mémoire des vertus qu'elle exerça.

ONZIEME DIVISION.

QUESTIONS.

* 137.

Quel fut ensuite le principe des guerres, qui pensèrent détruire toutes les puissances de la Grèce, & qui, 150 ans après, renversèrent l'empire des Perses ?

* 138.

Quand arriva cette révolte ?

* 139.

Les Athéniens accédèrent-ils à la ligue des villes de la Grèce ?

* 140. Quel

R É P O N S E S.

* Z—5.

Vers l'an 504 avant l'ère Chrétienne.

* Y—5.

La révolte des villes de l'Ionie, qui résolues de recouvrer leur ancienne liberté, chassèrent les gouverneurs que Darius leur avoit donné, brulèrent la ville de Sardes, capitale de l'ancien royaume de Lydie, & entraînèrent les peuples de Carie & de l'île de Chypre dans la ligue qu'elles formèrent contre les Perses.

* A—6.

Sans se déclarer ouvertement, ils prirent le parti de la favoriser. Le roi de Perse ne dissimuloit plus le desir qu'il avoit de reculer de leur côté les frontières de son empire : les Athéniens devoient à la plupart des villes qui venoient de se soustraire à son obéissance les secours que les métropoles doivent à leurs colonies ; & ils se plaignoient depuis long-tems de la protection que les Perses accordoient à Hippias,

QUESTIONS.

* 140.

Quelle impression fit sur Darius la conduite des Athéniens ?

141.

Comment peut-on envisager l'adversité ?

142.

Quel est le bien que la religion nous donne, que la vertu conserve, que la souffrance altère, que le vice nous ôte, que le repentir nous rend ?

143. Que

R É P O N S E S.

Hippias, fils de Pisistrate, qui les avoit opprimés, & qu'ils avoient banni. Animés par ces motifs, ils envoyèrent en Ionie des troupes, qui contribuèrent à la prise de Sardes.

D—6.

La paix de l'ame.

C—6.

Elle est quelquefois un bien déguisé,

* B—6.

En apprenant l'incendie de Sardes, il jura de tirer d'eux une vengeance éclatante, & chargea un de ses officiers de lui rappeler tous les jours l'outrage qu'il avoit reçu des Athéniens : mais il falloit auparavant terminer la guerre que les Ioniens lui avoient suscitée. Elle dura quelques années, & lui procura de grands avantages. L'Ionie rentra sous son obéissance ; plusieurs îles de la Mer Egée, & toutes les villes de l'Hellespont furent rangées sous ses loix.

F—6. La

QUESTIONS.

143.

Quel est un des plus grands obstacles à la félicité intérieure que nous pourrions goûter ?

144.

Quelle différence y a-t-il entre la mélancolie & la mauvaise humeur ?

145.

A quoi ressemble les courtisans, s'il faut en croire un moraliste ?

146.

Quel est le plus grand service qu'un ministre puisse rendre à son maître ?

R É P O N S E S.

F—6.

La première est une ennemie que nous craignons, & à qui nous résistons ; l'autre nous surprend, & nous sommes vaincus avant d'avoir songé à la résistance.

G—6.

Au marbre, qui est dur & poli.

E—6.

La mauvaise humeur.

H—6.

De lui épargner un crime.

On en trouve un exemple dans l'anecdote suivante.

François d'Estampes, Marquis de Mauni, entra dans le cabinet de Louis XIII. qui donnoit audience au Cardinal de Richelieu*, & répondit aux questions du roi en bégayant. Le roi, qui bégayoit aussi, crut que Mauni le contrefaisoit : le pre-

* Premier ministre de Louis XIII. & qui avoit tout pouvoir sur lui.

R E P O N S E.

nant par le bras, il vouloit le faire tuer par ses gardes. Heureusement le cardinal apaisa le roi, & lui dit, " Votre majesté
 " ne fait donc pas que Mauni est né
 " bégue ? De grace, pardonnez lui un
 " défaut dont il n'est pas même respon-
 " sable à Dieu." Louis XIII. honteux de sa promptitude, embrassa Mauni, & l'aima toujours depuis. Si le cardinal ne se fût point trouvé présent, l'infortuné marquis, qui ne pouvoit se servir de sa langue pour s'excuser, alloit être la victime d'une offense imaginaire, & d'un emportement aveugle & déraisonnable.

Correspondance des Chiffres & des Lettres.

137.	—	Y—5.	142.	—	D—6.
138.	—	Z—5.	143.	—	E—6.
139.	—	A—6.	144.	—	F—6.
140.	—	B—6.	145.	—	G—6.
141.	—	C—6.	146.	—	H—6.

IX. DIA-

IX. DIALOGUE.

*Madame Belmont, Madame de Sainval,
Lady Louise, Sophie, Pauline.*

SOPHIE.

QUOI, Maman, c'est Louis XIII.
qui s'est rendu coupable d'un tel
emportement ?

MAD. DE SAINVAL.

Sans doute.

SOPHIE.

C'est donc le même prince qui dans
son enfance maltraita son précepteur ?

MAD. DE SAINVAL.

Oui ; & cela vous fait voir, mes chers
enfans, combien il importe de réprimer
les mauvais penchans de la jeunesse, puis-
que nos défauts croissent avec nous. “ Le
“ sage Auteur de la nature,” observe un
moraliste, “ a si bien établi les choses,
“ que par une juste récompense le bien
L 2 “ devient

“ devient facile, à mesure qu’on le pra-
 “ tique ; & le mal, par une juste punition,
 “ devient toujours plus incorrigible, à me-
 “ sure que l’on s’y livre.”

LADY LOUISE.

Cela est très-bien observé ; mais, Ma-
 dame, vous nous avez promis une autre
 leçon de morale, tirée de l'exemple d'une
 jeune personne.

SOPHIE.

Je crois que cette histoire sera bien tou-
 chante.

MAD. DE SAINVAL.

Cherchez parmi ces livres celui qui a
 pour titre LA SOLITUDE, &c. par M.
 Zimmermann, & je vous lirai le morceau
 qui concerne sa fille *.

“ Qu’on me pardonne de citer ici l’hi-
 “ stoire d’une jeune personne, dont je
 “ voudrois bien conserver la mémoire,
 “ parce que je puis en dire, avec vérité,
 “ ce que Pétrarque disoit de sa Laure, le

* Il est tiré, à quelques changemens près, d’un
 abrégé de l’ouvrage traduit en François par M. J. B.
 MERCIER.

“ monde

“ monde ne la connut point tant qu’il
 “ l’eut, & elle n’a été connue que de
 “ ceux qui restent ici pour la pleurer.

“ La solitude lui tint lieu de monde,
 “ & elle ne connut d’autre plaisir qu’une
 “ vie modeste & retirée : elle se soumit
 “ avec une sainte résignation à toutes les
 “ dispensations du Ciel ; &, quoique née
 “ avec la constitution la plus foible, elle
 “ soutint constamment toutes ses souffran-
 “ ces. Douce & bonne, aimable & ce-
 “ pendant toujours souffrante, mais sans
 “ se plaindre, timide & réservée, ne se
 “ communiquant que par une sorte d’en-
 “ thousiasme filial : telle fut la femme
 “ forte dont je parle ici, & qui m’a mon-
 “ tré par sa fermeté dans les plus grandes
 “ douleurs, quelle force l’ame acquiert
 “ souvent dans la solitude, même chez
 “ les êtres les plus foibles. Pleine de
 “ confiance en Dieu, de défiance d’elle-
 “ même, elle ne faisoit jamais que ma-
 “ volonté. Toujours également soumise
 “ & docile, elle avoit pour moi l’attache-
 “ ment le plus tendre, mais sans me le
 “ dire souvent, c’est par ses actions qu’elle

“ cherchoit à le prouver. J'aurois donné
 “ ma vie pour elle, comme elle auroit
 “ donné la sienne pour moi. Je ne con-
 “ noissois pas de plus grand bonheur
 “ que de pouvoir faire quelque chose qui
 “ lui fut agréable. Le plus grand plai-
 “ sir qu'elle put me faire étoit de me
 “ donner quelquefois une rose ; de sa
 “ main c'étoit un trésor. Une maladie
 “ peu commune, un coup de sang sur le
 “ poumon, vint frapper jusque dans mes
 “ bras cette fille chérie ; je connoissois sa
 “ constitution, & je vis sur le champ que
 “ le coup étoit mortel. Douze fois dans
 “ ce jour, le cœur sanglant & navré de
 “ douleur, je me jettai à genoux pour de-
 “ mander au Ciel sa guérison. Elle n'en
 “ savoit rien : elle ne savoit pas non plus
 “ que son état fût aussi alarmant ; mais
 “ elle sentoit le danger, & cependant ne
 “ m'en parloit pas. Elle sourioit quand
 “ j'entrois, elle sourioit quand je sortois.
 “ Accablée d'une maladie dangereuse, en
 “ proie aux douleurs les plus aiguës &
 “ les plus compliquées, elle ne se plai-
 “ gnoit jamais : à toutes mes demandes
 “ elle

“ elle répondoit en peu de mots & avec
 “ douceur, mais sans entrer dans aucun
 “ détail. Elle dépériffoit à vue d’œil,
 “ & son visage confervoit toujours cette
 “ même férénté, qu’y répandoient fon
 “ cœur pur & fon ame aimante.

“ C’est ainfi que je vis périr fous mes
 “ yeux ma fille chérie, ma fille unique,
 “ à l’âge de vingt-cinq ans, & au bout de
 “ neuf mois de maladie ! Avec fa
 “ douceur ordinaire, & fans la moindre
 “ marque de répugnance, elle avoit quitté
 “ la Suiffe avec moi ; & quelques fe-
 “ maines après un jeune homme aima-
 “ ble, fes uniques amours, périt d’une
 “ mort tragique.”

“ Dans le peu de beaux jours qu’elle
 “ eut à Hanovre, où elle étoit extrême-
 “ ment chérie, elle mit par écrit des
 “ prières qu’on trouva dans fes papiers,
 “ & dans lesquelles elle demandoit à
 “ mourir, & à mourir bientôt. On trou-
 “ va auffi des lettres touchantes, & quel-
 “ quefois fublimes, écrites à la même épo-
 “ que. Elles contenoient également l’ex-
 “ preffion de ce defir d’une prompte ré-

“ union avec l'Auteur de ses jours. Les
 “ dernières paroles que ma fille, que ma
 “ bien-aimée me dit, au milieu de l'ago-
 “ nie la plus cruelle, furent celles-ci :
 “ ‘ Aujourd'hui je jouirai des joies du
 “ ciel ! ’

“ Nous ne serions pas dignes d'un tel
 “ exemple, si, après avoir vu supporter
 “ des souffrances aussi aiguës à cet âge, &
 “ dans un être aussi foible, nous nous
 “ laissions abattre par la douleur lorsque
 “ le courage pourroit nous soutenir. Au
 “ milieu de tourmens inexprimables, elle
 “ ne se permit jamais la moindre plainte ;
 “ elle se soumit toujours en silence aux
 “ volontés du Ciel, dans l'espoir d'une ré-
 “ compense future : toujours elle fut ac-
 “ tive, toujours douce & compatissante
 “ pour les autres. Et nous, qui avons
 “ devant les yeux les leçons sublimes que
 “ cette ame vertueuse nous a données
 “ pendant une maladie désespérée, dans
 “ les horreurs d'une longue & cruelle
 “ agonie ; nous, qui aspirons ainsi qu'elle
 “ à ce séjour heureux de la paix & du
 “ bonheur, nous ne voudrions pas tout
 “ sacrifier,

“ sacrifier, tout tenter, pour trouver des
 “ forces contre les souffrances, & pour
 “ acquérir cette patience & cette résigna-
 “ tion que promettent un retour tran-
 “ quille sur soi-même, & un commerce
 “ solitaire avec Dieu !”

MAD. BELMONT.

Ce morceau m'a fait un vrai plaisir ; &
 l'auteur méritoit d'être père d'une pareille
 fille.

SOPHIE.

Maman avoit raison de dire que l'ad-
 versité est quelquefois un bien déguisé ;
 car cette jeune personne, qui a beaucoup
 de rapport avec l'intéressante * Mifs B***,
 devoit au malheur une partie de ses ver-
 tus.

LADY LOUISE.

Sans doute ; moins à plaindre, elle
 n'eut pas été un modèle de patience & de
 résignation.

MAD. DE SAINVAL.

Et son père n'eut pas versé des larmes

* *Auteur de l'Essai sur la Vraie Fermeté.* Voyez
 le Dialogue V.

aussi douces que celles qu'il répand aujourd'hui en se rappelant ce qu'elle a été.

LADY LOUISE.

Mais, madame, plus elle avoit de mérite, plus il doit en regretter la perte.

MAD. DE SAINVAL.

J'en conviens ; cependant, croyez-vous qu'il aimât mieux avoir à pleurer une fille moins parfaite ?

LADY LOUISE.

Je ne fais

MAD. DE SAINVAL.

Quand on réfléchit sur le but & la durée de notre existence sur la terre, & qu'on élève ses pensées vers un monde meilleur, les vertus d'un objet aimé nous sont plus précieuses encore que la vie : & , si la mort nous en sépare, le souvenir de ces vertus, l'espoir de les voir un jour triomphantes & récompensées, sans tarir ou diminuer nos larmes, en tempèrent l'amertume, & la consolation est puisée dans la source même des regrets.

MAD. BELMONT.

L'ouvrage qui vous inspire ces réflexions n'avoit point encore pénétré dans ma retraite,

retraite, mais je sens que j'y puiserai des leçons salutaires. . . .

MAD. DE SAINVAL.

Et les plus douces consolations. L'auteur, qui est le médecin le plus célèbre de l'Allemagne, est aussi l'un de ses premiers écrivains ; & l'impératrice de Russie lui a écrit un billet de sa main, " pour le remercier des excellentes recettes qu'il a données à l'humanité dans son livre sur la Solitude."

MAD. BELMONT.

Veuillez, ma chère amie, me faire part encore d'une de ces recettes.

MAD. DE SAINVAL.

J'en trouve une, qui semble faite pour vous, à la suite du morceau que je viens de vous lire.

" Ames sensibles & infortunées, tout, aujourd'hui, vous accable & vous désespère ; cependant, il est, croyez moi, de douces afflictions : elles élèvent au-dessus de la terre, elles donnent des forces dont auparavant l'on se feroit cru incapable. Vous êtes aujourd'hui dans un abyme de souffrances & de douleurs,

“ mais il viendra un tems où vous serez
 “ dans un heureux milieu entre le ciel &
 “ la terre. Alors vous connoîtrez le re-
 “ pos, alors vous goûterez des plaisirs
 “ vrais & sublimes, loin du tumulte des
 “ hommes, & dans le commerce doux &
 “ attendrissant des morts. Heureux, cent
 “ fois heureux, celui qui fait aimer une
 “ vie tranquille & retirée, qui se plaît
 “ dans le silence des champs, dans le
 “ calme des jardins solitaires ! Il y goû-
 “ tera des plaisirs célestes, même dans
 “ ses instans d’abattement & de tristesse ;
 “ il deviendra plus fort, plus courageux,
 “ plus libre ; il verra d’un œil fixe les
 “ courtes souffrances de ce monde ; ne
 “ craindra plus d’être seul, & saura faire
 “ croître des roses jusques sur les tom-
 “ beaux ! ”

SOPHIE.

Combien j’aimerois la société de celui
 qui m’apprend si bien à chérir la soli-
 tude !

DOUZIEME

DOUZIEME DIVISION.

QUESTIONS.

* 147.

Que fit Darius avant d'en venir avec les Grecs à une rupture ouverte ?

* 148.

Les Athéniens ne poussèrent-ils pas leur indignation encore plus loin ?

149. Quel

R É P O N S E S.

* K—6.

Oui ; car ils condamnèrent à mort l'interprète qui avoit souillé la langue Grecque en expliquant les ordres d'un barbare.

* I—6.

Il leur envoya des hérauts pour demander en son nom la terre & l'eau ; c'est la formule que les Perses employoient pour exiger l'hommage des nations. La plupart des peuples de la Grèce le rendirent sans hésiter. Les Athéniens & les Lacédémoniens non seulement le refusèrent, mais, par une violation manifeste du droit des gens, ils jettèrent dans une fosse profonde les ambassadeurs du roi.

M—6. Des

QUESTIONS.

* 149.

Quel parti prirent les Athéniens quand ils virent débarquer sur les côtes de l'Attique une nombreuse armée de Perses ?

* 150.

De qui les Athéniens espéroient-ils du secours ?

151. Quels

R É P O N S E S.

* M—6.

Des Lacédémoniens, qui leur promirent des troupes. Mais divers obstacles ne leur permettoient pas de les joindre sur le champ à celles d'Athènes.

* L—6.

Plongés dans l'incertitude & dans l'effroi, ils ne savoient à quoi se résoudre. Le général de Darius leur présentoit, d'une main, les fers dont il devoit les enchaîner; de l'autre, cet Hippias dont les sollicitations & les intrigues avoient enfin amené les Perses dans les champs de Marathon. Il falloit donc subir l'affreux malheur d'être trainés aux pieds de Darius comme de vils esclaves, ou le malheur plus effroyable encore de gémir de nouveau sous les cruautés d'un tyran, qui ne respiroit que la vengeance. Dans cette alternative ils résolurent de périr les armes à la main.

* O—6. Il

QUESTIONS.

* 151.

Quels citoyens d'Athènes se distinguèrent alors ?

* 152.

Quelle différence observe t-on entre Aristide & Thémistocle ?

* 153. Quels

R É P O N S E S.

* O—6.

Il ne faut qu'un trait pour peindre Aristide ; il fut le plus juste & le plus vertueux des Athéniens : il en faudroit plusieurs pour exprimer les talens, les ressources & les vues de Thémistocle ; il aima sa patrie, mais il aima la gloire encore plus que sa patrie.

* N—6.

C'étoient Miltiade, Aristide, & Thémistocle. Le premier avoit fait long-tems la guerre en Thrace, & s'étoit acquis une réputation brillante. Aristide & Thémistocle, plus jeunes que lui, avoient laissé éclater depuis leur enfance une rivalité qui eut perdu l'état si dans les occasions essentielles ils ne l'eussent sacrifié au bien public.

* R—6. A

QUESTIONS.

* 153.

Quels effets produisirent l'exemple & les discours de ces trois illustres citoyens ?

* 154.

En quoi consistoit l'armée des Perses ?

* 155.

A quoi se décidèrent les Grecs lors qu'ils furent en présence de l'ennemi ?

* 156.

A qui fut cédé l'honneur du commandement ?

* 157. Quel

R É P O N S E S.

* R—6.

A l'attaquer, malgré la disproportion des armées, & sans attendre le secours des Lacédémoniens.

* S—6.

Aristide, & les autres généraux à son exemple, le cédèrent à Miltiade.

* Q—6.

En 100,000 hommes d'infanterie, & 10,000 de cavalerie.

* P—6.

Ils achevèrent d'enflammer les esprits ; on fit des levées, & les dix tribus fournirent chacune 1,000 hommes de pied, avec un général à leur tête. Dès que ces troupes furent rassemblées, elles sortirent de la ville, & descendirent dans la plaine de Marathon, où ceux de Platée en Béotie leur envoyèrent un renfort de 1,000 hommes de pied.

QUESTION.

* 157.

Quel fut le succès de la bataille de Marathon ?

* 158. Com-

R E P O N S E.

* T—6.

Après quelques heures d'un combat opiniâtre, les deux aîles de l'armée Grecque commencèrent à fixer la victoire. La droite dispersa les ennemis dans la plaine, la gauche les replia dans un marais qui offroit l'aspect d'une prairie, & dans lequel ils s'engagèrent & restèrent ensevelis. Toutes deux vinrent au secours d'Aristide & de Thémistocle, près de succomber sous les meilleures troupes que Datis, général des Perses, avoit placées dans son corps de bataille. Dès ce moment la déroute devint générale. Les Perses, repoussés de tous côtés, ne trouvèrent d'asyle que dans leur flotte, qui s'étoit rapprochée du rivage. Le vainqueur les poursuivit, le fer & la flamme à la main : il prit, brûla ou coula à fond plusieurs de leurs vaisseaux ; les autres se sauvèrent à force de rames.

* X—6. Datis,

QUESTIONS.

* 158.

Combien d'hommes périrent dans ce combat?

* 159.

Comment cette victoire eut-elle pu devenir funeste aux Athéniens?

* 160.

Par qui les Athéniens furent-ils instruits du gain de la bataille?

R É P O N S E S.

* x—6.

Datis, en se retirant, conçut l'espoir de surprendre Athènes, qu'il croyoit sans défense; & déjà sa flotte doubloit le Cap de Sunium. Mais Miltiade n'en fut pas plutôt instruit qu'il se mit en marche, arriva le même jour sous les murs de la ville, déconcerta par sa présence les projets de l'ennemi, & l'obligea de se retirer sur les côtes de l'Asie.

* y—6.

Le combat finissoit à peine: un soldat, excédé de fatigue, forme le projet de porter la première nouvelle d'un si grand succès aux magistrats d'Athènes; & sans quitter ses armes, il court, vole, arrive, annonce la victoire — & tombe mort à leurs pieds.

* u—6.

L'armée Persanne perdit environ 6,400 hommes; celle des Athéniens 192 héros; car il n'y en eut pas un qui dans cette occasion ne méritât ce titre. Miltiade y fut blessé, Hippias y périt, ainsi que deux des généraux des Athéniens.

Correspondance des Chiffres & des Lettres.

147.	—	I—6.	154.	—	Q—6.
148.	—	K—6.	155.	—	R—6.
149.	—	L—6.	156.	—	S—6.
150.	—	M—6.	157.	—	T—6.
151.	—	N—6.	158.	—	U—6.
152.	—	O—6.	159.	—	X—6.
153.	—	P—6.	160.	—	Y—6.

TREIZIEME DIVISION.

QUESTIONS.

* 161.

Comment les Athéniens récompensèrent-ils les grands services que Miltiade leur avoit rendus ?

* 162.

Qu'est-ce qui fournit un nouveau prétexte à la haine de ses ennemis ?

* 163. Cet

R É P O N S E S.

* A—7.

Le mauvais succès d'une expédition qu'il entreprit contre l'île de Paros. On l'accusa aussi de s'être laissé corrompre par l'argent des Perses ; & malgré les sollicitations & les cris des citoyens les plus honnêtes, il fut condamné à être jeté dans le fosse où l'on faisoit périr les mal-fauteurs.

* Z—6.

Ils avoient élevé Miltiade si haut qu'ils commencèrent à le craindre. La jalousie représentoit, que pendant qu'il commandoit en Thrace il avoit exercé tous les droits de la souveraineté ; & qu'étant redouté des nations étrangères, & adoré du peuple d'Athènes, il étoit tems de veiller sur ses vertus, ainsi que sur sa gloire.

M 3

* c—7. Non ;

QUESTIONS.

* 163.

Cet infame décret fut-il executé ?

* 164.

Ces terribles exemples d'injustice & d'ingratitude de la part de la nation ne découragèrent-ils pas Thémistocle & Aristide ?

* 165. En

R É P O N S E S.

* c—7.

Non ; ils ne peuvent décourager ni l'ambition ni la vertu. Ce sont des écueils dans la carrière des honneurs, comme il y en a au milieu de la mer. Thémistocle & Aristide prenoient sur les Athéniens la supériorité que l'un méritoit par la diversité de ses talens, l'autre par l'uniformité d'une conduite entièrement consacrée au bien public.

* B—7.

Non ; le magistrat s'y étant opposé, la peine fut commuée en une amende de cinquante talens ; & comme il n'étoit pas en état de la payer, on vit le vainqueur de Darius mourir dans les fers des blessures qu'il avoit reçues au service de l'état.

M 4

* E—7. Les

QUESTIONS.

* 165.

En quoi étoient-ils opposés ?

* 166.

Lequel des deux rivaux l'emporta sur l'autre ?

167. Qu'est-

R É P O N S E S.

* E—7.

Les talens & l'intrigue triomphèrent de la vertu. Comme Aristide se portoit pour arbitre dans les différends des particuliers, la réputation de son équité fit déférer les tribunaux de justice. La faction de Thémistocle l'accusa de s'établir une royauté, d'autant plus redoutable, qu'elle étoit fondée sur l'amour du peuple, & conclut à la peine de l'ostracisme.

* D—7.

Dans leurs principes, & dans leurs projets. Thémistocle, tourmenté jour & nuit par le souvenir des trophées de Miltiade, flattoit sans cesse l'orgueil d'un peuple enivré de sa victoire ; le second ne s'occupoit qu'à maintenir les loix & les mœurs qui l'avoient préparée.

M 5

* H—7. II

QUESTIONS.

167.

Qu'est-ce que l'ostracisme ?

* 168.

Qu'arriva-t-il de remarquable lors du jugement d'Aristide ?

* 169.

Quels projets formoit Darius quand la mort vint le surprendre ?

R É P O N S E S.

* H—7.

Il menaçoit à la fois & la Grèce qui avoit refusé de subir le joug des Perses, & l'Egypte qui venoit de le secouer. Sa mort précéda l'exil d'Aristide.

F—7.

Ce mot désigne une loi en vertu de laquelle les Athéniens bannissoient pour dix ans les citoyens que leur puissance, leur mérite trop éclatant, ou leurs services rendoient suspects à la jalousie républicaine.

* G—7.

Les tribus étoient assemblées, & devoient donner leurs suffrages par écrit. Aristide étoit présent. Un citoyen obscur, assis à ses côtés, le pria d'inscrire le nom de l'accusé sur une petite coquille qu'il lui présenta. “ Vous a-t-il fait quelque tort ? ” répondit Aristide. — “ Non, ” dit cet inconnu ; “ mais je suis ennuyé de l'entendre par tout nommé le juste. ” Aristide écrivit son nom, fut condamné, & sortit de la ville en formant des vœux pour sa patrie.

Correspondance des Chiffres & des Lettres.

161.	—	Z—6.	166.	—	E—7.
162.	—	A—7.	167.	—	F—7.
163.	—	B—7.	168.	—	G—7.
164.	—	C—7.	169.	—	H—7.
165.	—	D—7.			

QUATORZIEME DIVISION.

QUESTIONS.

170.

Comment peut-on marquer les nuances
qui distinguent

L'homme d'honneur,

L'honnête homme,

L'homme de bien,

L'homme religieux ?

171. Donnez

R É P O N S E S.

I—7.

Le premier ne fait rien qui puisse l'avilir, ou qui soit contraire aux loix de la probité; il s'interdit le mensonge, acquitte ses dettes, & remplit ses engagements.

Le second, non content de se mettre à l'abri du reproche, remplit dans toute leur étendue les devoirs de la justice; il n'use point de son droit à la rigueur, & décide contre lui-même dans les cas douteux; il ne jouit pas d'un éloge non mérité. *L'homme d'honneur* ne commet point le mal; *l'honnête homme* tâche de réparer le mal que d'autres ont commis. Le premier ne noircit point la réputation du prochain, le second justifie l'innocent calomnié.

Le troisième va plus loin encore; il n'est pas seulement juste & équitable, il est bon, humain, généreux; il diminue les maux, il augmente le bonheur d'autrui.

L'homme religieux remplit tous les de-
voirs

QUESTIONS.

171.

Donnez d'autres exemples de ces distinctions.

172.

Lesquels cherchent par leur conduite à s'épargner des remords ?

173.

Lequel s'abandonne aux mouvemens d'un cœur noble & sensible ?

174.

Lequel agit habituellement dans la vue d'obéir à l'Etre Suprême ?

R É P O N S E S.

voirs que les trois autres s'imposent ; mais animé par un motif plus efficace, & guidé par une règle plus sûre, sa conduite est plus uniforme, ses vertus sont plus solides, & quelquefois plus sublimes.

N—7.

L'homme religieux.

K—7.

L'homme d'honneur n'attaque pas son adverfaire quand il est defarmé ; *l'bonnête homme* défend son ennemi quand on l'accuse injustement ; *l'homme de bien* pardonne à celui qui l'outrage, & l'assiste au besoin. *L'homme religieux*, pour sauver l'ame de ses frères, s'expose quelquefois au martyre, & prie pour ses boureaux.

M—7.

L'homme de bien.

L—7.

Tous ensemble.

Corre-

Correspondance des Chiffres & des Lettres

170. — I — 7.

171. — K — 7.

172. — L — 7.

173. — M — 7.

174. — N — 7.

X. DIALOGUE.

*Madame Belmont, Madame de Sainval, Lady
Louise, Sophie, Pauline.*

MAD. DE SAINVAL.

POUR vous aider à bien saisir ces distinctions, & pour les mieux graver dans votre esprit, je vais vous citer différens traits qui caractérisent soit l'homme religieux, soit l'homme de bien, l'honnête homme ou l'homme d'honneur.

“ En 1782 un grenadier Prussien, nommé Saal, eut le bras fracassé, & fut envoyé à l'hôpital de Neifs. Après sa guérison on le déclara incapable de servir, en lui conservant son traitement jusqu'à-ce qu'il pût être placé à l'hôpital des invalides. Il continua de soigner son bras, & de tems en tems essaya de manier ses armes ; enfin
il

il se sentit assez de force encore & d'adresse pour servir. De ce moment il fit sa declaration au major, & redemanda de l'emploi, préférant les fatigues & les dangers de l'état militaire à une subsistance assurée, qu'il regardoit comme achetée par un mensonge."

" Le célèbre Turenne, l'un des généraux de Louis XIV, étoit occupé à chasser de la Westphalie l'Electeur de Brandebourg. Une ville neutre craignoit que l'armée Françoisé ne vint de son côté; elle fit porter à Turenne cent mille écus, pour l'engager à prendre une autre route, & pour le dédommager d'un jour ou deux de marche que ce détour pouvoit occasionner. *Je ne puis en conscience accepter cette somme*, dit M. de Turenne aux députés qui la lui offroient, *parce que votre ville n'est pas sur la route que j'ai résolu de faire prendre à l'armée.*"

" A la fin de l'hiver de 1776, un fermier de la paroisse de *** à dix lieues de Paris, s'en revenoit du moulin, monté sur son

son cheval, qui portoit en outre la farine d'une demie charge d'orge. Au détour d'une ruelle ce fermier est attaqué par un voisin, qui, le bâton levé, lui demande en jurant sa farine. Le cavalier saute à terre, saisit son homme au collet, le terrasse, & lui dit : *Tu vois qu'il ne tiendrait qu'à moi de t'assommer.*—*Assomme,* répond le voleur, *assomme, ou donne-moi ta farine, il me la faut ; je meurs de faim, moi, mes enfans, & ma femme.*—*Ab ! tu meurs de faim ; c'est autre chose, mais je ne veux pas que tu sois voleur. Prends le sac, je t'en fais présent ; je vais t'aider à le charger : va-t-en, & ne dis mot.* Le cheval, débarrassé de son fardeau, arrive au galop dans la cour de la ferme : la fermière, ne voyant point son mari, s'effraie, & crie ; valets, servantes accourent, & la suivent dans la route. On trouve à cent pas le fermier, qui s'en vient tranquillement en rêvant. Sa femme l'interroge ; “ Pour-quoi le cheval ? ” . . . “ Tais-toi ” — “ Et la farine ? ” — “ Mais tais-toi, donc.” Quand ils sont seuls il lui conte son aventure ; & ajoute, “ Il falloit que le pauvre
“ homme

“ homme fut bien dans le besoin pour
 “ s’attaquer à moi, qui en battroit quatre
 “ comme lui.” Aussi-tôt la femme, pre-
 nant un pain & le cachant sous son ta-
 blier, dit tout bas à son mari ; *Puis qu’ils*
ont si faim, ils ne pourront pas attendre que
la pâte soit levée & le pain cuit, & aussi-tôt
 elle court leur porter ce pain. — Jugez
 quelle fut la frayeur de la malheureuse
 famille lors qu’elle vit arriver la fermière.
 Peignez-vous son étonnement & sa joie,
 lorsque la fermière leur offre ce pain, car
 les petits enfans dévoroient déjà des poi-
 gnées de farine.”

“ Le père Bouchet, célèbre mission-
 naire à Maduré, après avoir dit dans une
 lettre à son supérieur, qu’il avoit baptisé
 & fait instruire dans la foi Chrétienne près
 de vingt mille Indiens, ajoute : “ Vous
 “ avez souvent entendu dire que les mis-
 “ sionnaires de Maduré ne mangent ni
 “ viande, ni poisson, ni œufs ; qu’ils ne
 “ boivent jamais de vin, ni d’autres li-
 “ queurs semblables ; qu’ils vivent dans
 “ de mauvaises cabanes couvertes de
 “ paille,

" paille, sans lit, sans siège, sans meu-
 " bles ; qu'ils sont obligés de manger
 " sans table, sans serviettes, sans couteau,
 " ni cuiller. Cela paroît étonnant ; mais
 " croyez-moi, mon cher père, ce n'est
 " pas là ce qui nous coûte le plus. Je
 " vous avoue que depuis douze ans que
 " je mène cette vie je ne pense seule-
 " ment pas à ces privations ; les mission-
 " naires ont ici des peines d'une autre
 " nature, & plus difficiles à supporter.
 " Pour ce qui est de moi, je ne souffre
 " que de n'avoir pas les moyens d'en-
 " tretenir un plus grand nombre de ca-
 " téchistes, pour m'aider à travailler à
 " la conversion de ces peuples. J'ai un
 " chagrin que je ne puis vous exprimer
 " quand je vois venir des idolâtres de
 " plusieurs cantons, qui me demandent
 " des maîtres pour leur enseigner la loi
 " de Dieu ; & que pour y suffire je ne
 " puis ni me multiplier moi-même, ni
 " augmenter le nombre des catéchistes.
 " — J'ai vendu cette année quelques
 " vases sacrés d'argent, qui me restoient,
 " pour me donner un catéchiste de plus.

" Vous

“ Vous me demandez ce que je veux ;
 “ je vous réponds, que je ne veux rien
 “ pour moi : mais rien, vous dis-je, rien
 “ du tout ; ce que je souhaite, & ce que
 “ je vous demande, c’est de me procurer
 “ autant d’aumônes que vous pourrez
 “ pour ces catéchistes ; & croyez qu’un
 “ seul de plus ou de moins est ici une
 “ chose de la dernière conséquence.”

SOPHIE.

Il me semble que le soldat Prussien
 est un homme d’honneur ; que la conduite
 de Turenne annonce la plus grande bon-
 nêteté ; que le fermier & la fermière sont
 des gens de bien, & que le bon mission-
 naire

PAULINE, l’interrompant.

Est un homme très-religieux.

SOPHIE.

Maman, voici une chose qui m’em-
 barraffe ; vous dites que l’homme d’bon-
 neur ne fait rien qui soit contraire aux
 loix de la probité : est-ce donc la pro-
 bité qui exige qu’on se batte en duel pour
 tirer vengeance d’un léger affront ?

MAD.

MAD. DE SAINVAL.

Non, fans doute ; mais je n'ai parlé jusqu'ici que du *véritable honneur*, qui est le même pour tous les hommes, dans tous les tems, & dans tous les lieux. Il est un autre sentiment qu'on appelle *honneur*, & qui se règle, non sur les loix de la probité, mais sur les idées reçues dans le siècle & dans la société où l'on vit, & qui est relatif à certaines conditions. En France, par exemple, un gentilhomme croyoit s'avilir en se vouant au commerce, & par une bizarrerie bien singulière il pouvoit devenir acteur de l'opéra sans se dégrader. C'est aussi un prétendu *point d'honneur* qui engage un militaire à demander satisfaction, l'épée à la main, d'une injure qu'il a reçue ; mais cet usage, inconnu chez les Grecs & les Romains, est particulier aux nations Européennes. Vous pouvez vous rappeler, Sophie, un autre usage, bien barbare, & bien contraire à nos mœurs, également fondé sur cet honneur de convention. Il subsiste encore aujourd'hui parmi les femmes d'une contrée lointaine.

N

SOPHIE.

SOPHIE.

Maman, vous songez peut-être à ses veuves Indiennes, qui se croiroient deshonorées si elles ne consentoient à périr dans les flammes après la mort de leurs époux.

MAD. DE SAINVAL.

Précisément. Et voici en quoi diffèrent *l'homme d'honneur*, proprement dit, de ceux qui se laissent guider par cet honneur chimérique & de convention : le premier estime la *probité* plus que la vie ; les autres préfèrent la mort à la perte de la *réputation*.

SOPHIE.

Et je crois que *l'bonnête homme* ne se permet jamais ce que lui-même regarde comme un mal ; & que *l'homme de bien* & *l'homme religieux* sont toujours occupés à faire de bonnes actions.

MAD. DE SAINVAL.

Vouz avez bien saisi ma pensée, & il feroit inutile de citer d'autres exemples.

SOPHIE.

Cependant

MAD.

MAD. DE SAINVAL.

Qu'alliez-vous dire, ma chère Sophie ?

SOPHIE.

Qu'il me falloit quelques exemples de plus pour vous comprendre tout-à-fait. Et puis j'ai senti que cela n'étoit pas exactement vrai, & que je ne devois pas mentir pour avoir le plaisir d'entendre des traits d'honnêteté.

MAD. DE SAINVAL.

Vous venez d'en offrir un sans y songer, & vous méritez bien que je vous en raconte d'autres. Mais il faut auparavant que je relève une de vos expressions. Vous dites que *l'honnête homme* ne se permet *jamais* de faire ce que lui-même regarde comme un mal : mais notre foiblesse est telle, qu'entraînés par nos passions nous agissons quelquefois contre nos principes. Turenne, qui fut un modèle de probité & de délicatesse, prouva néanmoins la fragilité des vertus humaines : pour plaire à une femme qu'il aimoit, il trahit un secret important, & son indiscretion eut les suites les plus funestes.

N 2

PAULINE.

PAULINE.

J'en suis fâchée, je le croyois parfaitement honnête.

MAD. DE SAINVAL.

Il cessa de l'être en ce moment; mais le remord ramène à la vertu l'honnête homme qui s'en est écarté, il ne s'arrête pas dans la carrière du mal, & voilà ce qui le distingue de l'homme vicieux. Je vais à présent vous conter deux traits qui vous feront plaisir.

PAULINE.

Sophie, me laisserez-vous juger si ces traits sont d'un homme d'honneur, d'un homme de bien, &c. ?

SOPHIE.

Très volontiers.

MAD. DE SAINVAL.

Il est rapporté, dans la Vie de Molière, qu'un pauvre lui ayant demandé l'aumône, il mit la main à la poche, en tira une pièce de monnoie, & la lui donna. C'étoit un Louis. Le pauvre soupçonna qu'on s'étoit trompé; il courut après Molière & le fit appercevoir de sa méprise.

Où

Où la vertu va-t-elle se nicher ? s'écria-t-il, dans le premier mouvement de son admiration : aussitôt il tira un autre Louis de sa poche, & les donna tous deux au mendiant.

La peste, qui désola Marseille au commencement de ce siècle, s'étendit jusqu'à Toulon, & y fit les plus grands ravages. Un prêtre, nommé le Père Chappart, se dévoua lui-même pour rappeler promptement la santé dans la ville. On y avoit résolu d'embarquer tout ce qui restoit de pestiférés, & de les envoyer en haute mer à une certaine distance. Mais il eut été cruel d'exposer ainsi des compatriotes sans leur donner les secours que tout homme a droit d'attendre de sa patrie ; il falloit quelqu'un pour les servir, personne ne se présentoit, & l'on n'osoit contraindre qui que ce fut à s'exposer ainsi à la contagion & à la mort. Le généreux Chappart s'offrit courageusement. Il s'enferma avec ce tas de pestiférés, & il leur rendit tous les services avec un courage qui a peu d'exemples. La maladie respecta son zèle : il eut le bonheur d'échapper à
une

une mort presque certaine, & de ramener même plusieurs des malheureux, à qui ses soins avoient rendu la santé, & conservé la vie*.

PAULINE.

Je vois que le mendiant est un *très-bonnête homme*, car il auroit pu garder cet argent, sans qu'on l'accusât d'être un fripon.

MAD. DE SAINVAL.

Et Molière, quel nom lui donnez-vous ?

PAULINE.

Je suis un peu embarrassée sur le compte de Molière . . . Aidez-moi, Sophie.

SOPHIE.

Son action est celle d'un *homme de bien*, car elle est généreuse.

PAULINE.

Mais, pour le dernier trait, il est trop beau pour un homme de bien, & le Père Chappart étoit sûrement un *homme très-religieux*.

* Les traits qu'on vient de citer se trouvent dans la *Morale mise en Action*, & dans l'ouvrage intitulé *Elite des Faits mémorables*.

MAD.

MAD. DE SAINVAL.

Sans doute ; & la religion seule peut
inspirer un zèle aussi héroïque, & motiver
un pareil dévouement.

F I N.

MAD. DE SAINT-VALL.

Sans doute, & la religion seule pour
un zèle aussi héroïque, & motiver
un pareil dévouement.

F I N.